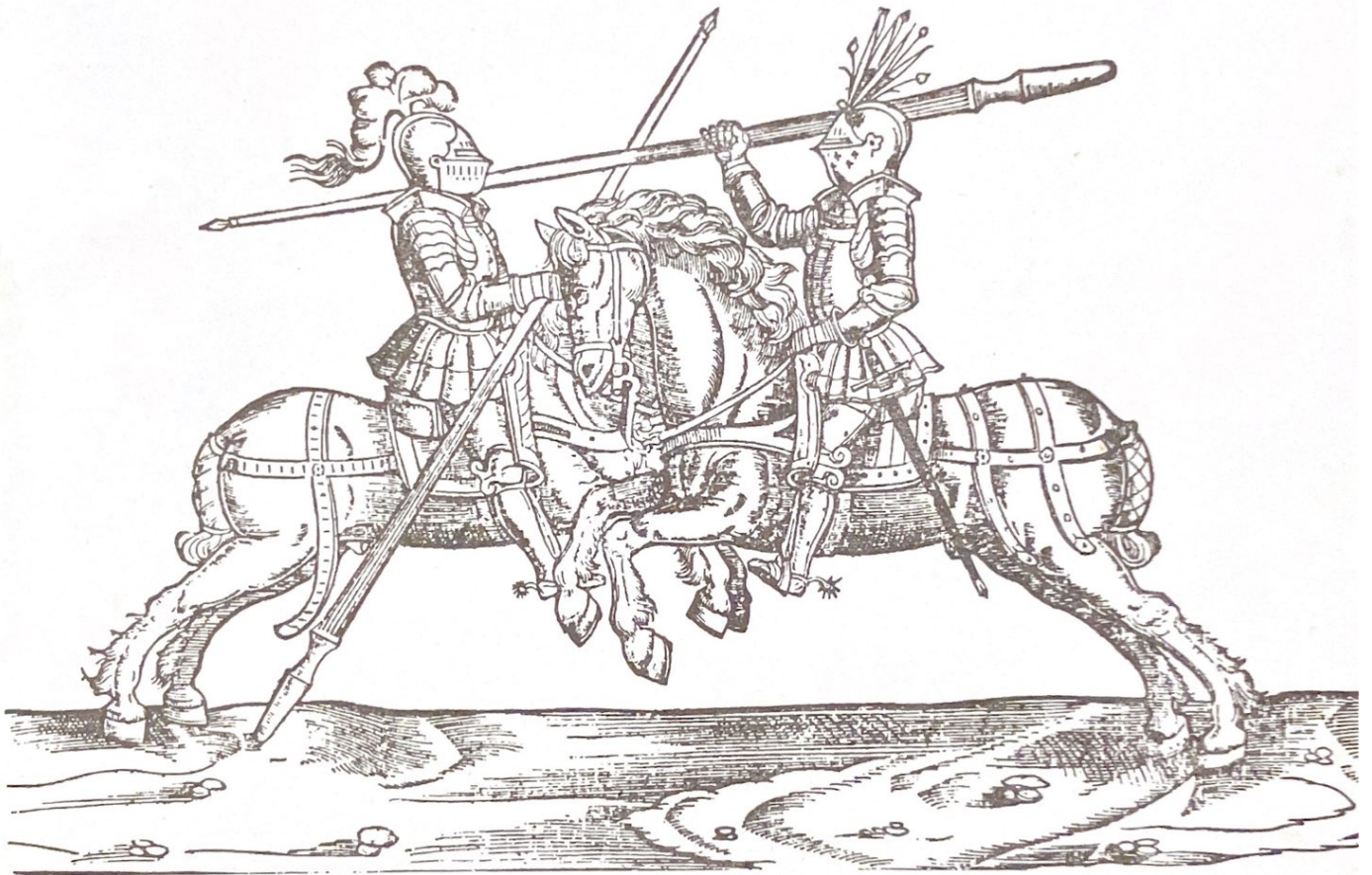


# L'ÉMOI DE L'HISTOIRE

« Les hommes qui ne font pas d'histoire ne sont pas de leur temps. »

Roland MOUSNIER.



PREMIER TRIMESTRE 1989

N° 2

## DU SPORT ET DES JEUX

BULLETIN DE L'ASSOCIATION HISTORIQUE ET ARCHEOLOGIQUE  
DES ELEVES DU LYCEE HENRI IV

Subventionnée par la Ville de Paris et la Direction des Archives de France

1701

# L'ÉMOI DE L'HISTOIRE

Revue trimestrielle éditée par l'Association historique et archéologique des élèves du lycée Henri IV, subventionnée par la Ville de Paris et la Direction des Archives de France (loi 1901).

Siège social : 12, rue des Eaux, 75016 PARIS, 42 24 41 42

---

*Président fondateur* : Olivier ANDRU, étudiant à l'université de Paris I.

*Président d'honneur* : Georges DETHAN, conservateur des Archives des Affaires étrangères.

*Président* : Arnaud de MAUREPAS, étudiant à l'université de Paris I, rattaché aux services culturels de la Ville de Paris.

*Vice-présidente* : Diane MASQUELIER, étudiante à l'université de Paris IV.

*Vice-président* : Jean-Luc KHARITONNOFF, préparation Ecole des Chartes au Lycée Henri IV.

*Secrétaire général* : Stéphane CECCALDI, élève à l'Ecole du Louvre, étudiant à l'université de Paris IV.

*Secrétaires* : Jean-Paul FOUCHER, préparation Ecole des Chartes au lycée Henri IV.

Christian GIRARD, étudiant en Histoire.

*Trésorières* : Véronique DUJARDIN, préparation Ecole des Chartes au lycée Henri IV.

Aline BERSTEIN, préparation Ecole des Chartes au lycée Henri IV.

*Service de presse* : Arianne de THUY, étudiante à l'université de Paris IV.

Vincent CALONNEC, étudiant à l'université de Paris IV.

*Comité de rédaction* :

*Directeur de la publication* : Arnaud de MAUREPAS.

*Rédacteurs en chef* : Antoine BOULANT, étudiant à l'université de Paris I.  
Laurence GUILLOT, étudiante à l'université de Paris I.

*Rédacteurs* : Albéric FROISSART, élève à l'Ecole du Louvre.

Agnès GENES, étudiante à l'université de Paris IV.

Thierry DURNERIN, étudiant à l'université de Paris IV.

*Iconographie* : Laurence GUILLOT.

*Illustration de couverture* :

Tournoi (gravure extraite de Federigo Grisone, *Künstlicher Bericht...*, Augsburg, 1570.)

© Association historique du lycée Henri IV.

Imprimerie Bené, 12 c, rue Pradier, 30000 Nimes.

## SOMMAIRE

Editorial .....	2
-----------------	---

### DU SPORT ET DES JEUX

Un révolutionnaire : Pierre de Coubertin, entretien avec Geoffroy de Navacelle .....	3
Les vertus de l'effort, par Antoine Boulant .....	6
Les « alpinistes » français dans l'histoire sociale, par Dominique Lejeune .....	10
Les jeux d'Olympie, par Catherine Salles .....	17
Les jeux olympiques en Grèce : éthique ou esthétique ? par Olivier Bertaux .....	21
Le jeu de la guerre, par Véronique Fraigneau .....	28
Horse racing in England c.1830-c.1860 : The development of a « national » sport, by Emma Eadie .....	31

### LES CARNETS DE CLIO

#### *La substantifique moelle :*

Maupassant : visions d'une guerre, par Nathalie Quéant .....	41
Un mouvement original dans la résistance française, par Nicole Plé .....	45

#### *La chronique d'Albéric Froissart :*

Entre le passé et la modernité, les transformations technologiques et l'art, par Albéric Froissart .....	49
Henry Moore : a review of the exhibition at the Royal Academy in London, by Naomi Stungo .....	53

#### *Inédit :*

Un hobereau de province à l'aube du Second Empire .....	56
---	----

#### *Du côté de chez nous :*

Edouard Herriot ou l'idée de République, conférence de Serge Berstein .....	61
---	----

### CEREMONIE D'INVESTITURE DE GEORGES DETHAN

Intervention du rédacteur en chef Antoine Boulant .....	66
Intervention du président Arnaud de Maurepas .....	67
Réponse du président d'honneur Georges Dethan .....	69

## EDITORIAL

par Arnaud de MAUREPAS

*« Panem et circences ». C'est par analogie avec cette célèbre formule que nous avons choisi un titre qui, je l'espère, englobera dans ce numéro de quoi vous satisfaire, et surtout vous étonner.*

*Rendre hommage, pour commencer, à celui qui fut en France à l'origine de la réhabilitation du sport dans l'esprit des intellectuels et des enseignants, c'est ce que le dernier descendant de Pierre de Coubertin s'est enthousiasmé de faire pour nous tous, en insistant sur les vertus pédagogiques du sport... mais aussi de l'histoire, ardemment défendue par son grand-oncle.*

*L'évocation du « baron Pierre » nous conduit tout naturellement à nous plonger dans l'organisation des jeux antiques grâce à Catherine Salles. Antoine Boulant et Olivier Bertaux nous invitent ensuite à considérer que l'effort nécessaire n'exclue pas les aspects esthétiques, que l'on retrouve dans toute la symbolique grecque de l'athlète, de même que dans les tournois du Moyen Age qu'évoque Véronique Fraigneau.*

*Enfin, Dominique Lejeune, en une démarche originale, s'attache à considérer le sport sous un angle sociologique, au travers du groupe bien particulier des alpinistes.*

*Un parcours du combattant certes, qui n'a pas l'ambition d'aborder les multiples facettes d'un sujet bien vaste, mais qui voudrait suggérer des pistes de recherches et des centres d'intérêt, dans un domaine encore trop marginal par rapport à l'histoire traditionnelle.*

# DU SPORT ET DES JEUX

---

## UN REVOLUTIONNAIRE : PIERRE DE COUBERTIN

Entretien avec Geoffroy de NAVACELLE,  
petit-neveu de Pierre de Coubertin

*« Voici plus d'un quart de siècle que je vous prêche le sport et l'histoire. Vous avez écouté l'appel à la culture musculaire, source de force physique et de source morale combinées, et bien vous en a pris. Mais vous n'avez pas écouté l'appel à la culture historique. Ne croyez pas que j'en sois découragé. Cet appel, je le répéterai jusqu'à mon dernier soupir. »*

*L'Emoi de l'Histoire : Monsieur de Navacelle, les Jeux Olympiques de Séoul se sont déroulés il y a quelques mois ; vous ont-ils particulièrement intéressé ?*

Geoffroy de Navacelle : En effet, ces Jeux ont été une grande réussite. Cent soixante et une nations ont été représentées, parmi lesquelles les deux Allemagnes, l'Iran et l'Irak. Ils ont constitué une trêve internationale. L'esprit de Pierre de Coubertin a été tout à fait respecté.

*E.H. : Parlez-nous donc de ce personnage tout à fait étonnant et, somme toute, fort peu connu. Quelle a été sa formation ?*

G.N. : Pierre de Coubertin est né à Paris en 1863. Après avoir étudié le droit sans grande conviction, il s'est engagé à

Sciences Po. C'est alors que, tout en s'interrogeant sur les causes de la défaite de 1870, il s'est senti devenir un révolutionnaire ; s'inspirant de l'exemple des universités anglaises, il s'est fixé un objectif : la réforme intégrale du système éducatif français. Son dessein était de libérer la jeunesse de la pesante discipline qui lui était imposée, afin de lui permettre de s'exprimer physiquement, notamment par le biais du travail manuel. Il en est finalement venu à l'idée que le sport était le levier idéal de l'éducation.

*E.H. : Quand a-t-il pris la décision de proposer le rétablissement des Jeux Olympiques ?*

G.N. : Coubertin était passionné par l'hellénisme et rêvait de rétablir ces Jeux, supprimés par Théodose en 393. En 1892, il a réuni à la Sorbonne un congrès de différentes personnalités afin de les convaincre de la nécessité de ce rétablissement, mais s'est vu opposer un refus catégorique et une incompréhension totale : quelle idée que vouloir faire courir de nouveau des athlètes nus dans un stade ! Coubertin ne s'est pas découragé ; en 1894 était réuni un nouveau congrès, et décidé le rétablissement des Jeux Olympiques. Un Comité international olympique était créé. Les premiers Jeux modernes eurent lieu à Athènes deux ans plus tard. Les Jeux parisiens de 1900 furent en revanche un échec, en raison notamment de l'Exposition universelle, qui se tenait au même moment.

*E.H. : Il fallut sans doute bien des soutiens à Pierre de Coubertin pour lui permettre de parvenir à ce superbe résultat.*

G.N. : Tout à fait. Coubertin était parvenu à se faire ouvrir toutes les portes et connaissait parfaitement Sadi Carnot, Franklin Roosevelt, le grand duc de Russie, et bien d'autres personnalités encore. En fait, il était beaucoup plus estimé à l'étranger — et notamment en Grèce — que dans son propre pays.

*E.H. : Coubertin est surtout connu aujourd'hui pour son œuvre olympique. Mais il fut également historien...*

G.N. : Il est en effet l'auteur d'une vaste *Histoire universelle* en quatre tomes, publiée en 1925. Coubertin accordait une importance essentielle à la connaissance historique. Il pensait que tout évènement, quel que soit son ampleur, doit toujours être replacé dans son contexte universel, et ne pouvait pas concevoir que l'on apprenne aux jeunes la date de la bataille de Marignan sans leur enseigner l'histoire de l'Asie ou de la civilisation inca.

La vue d'ensemble lui apparaissait fondamentale : ce qu'il appelait l'« aviation intellectuelle ». Mais Coubertin est aussi l'auteur de vingt-cinq ouvrages et de dizaines de conférences sur la pédagogie, l'astronomie, la géographie, entre autres. Il est le créateur de l'Union pédagogique universelle. C'était un véritable démocrate, attaché davantage au respect mutuel qu'à la tolérance, et qui rêvait d'introduire le savoir et la culture au sein du monde ouvrier.

*E.H. : Quel fut sur lui l'effet de la Grande Guerre ?*

G.N. : Tout à fait dramatique, puisque la guerre représentait la fin de la trêve internationale à laquelle il était si attaché. Lorsqu'elle fut terminée, il se retira en Suisse, où il mourut en 1937, dans un quasi dénuement, après y avoir créé la première université ouvrière.

*E.H. : Coubertin reste en fait un inconnu célèbre...*

G.N. : C'est un personnage que l'on commence seulement à découvrir ; j'ai d'ailleurs participé à la publication de nombreux écrits inédits qui constitue un évènement dans l'édition. Mais la France s'y intéresse beaucoup moins que l'Allemagne, par exemple, comme en témoigne le nombre de thèses d'Etat qui lui ont été consacrées : une en France, deux cents en Allemagne. Je souhaite sincèrement qu'il puisse aujourd'hui soulever l'enthousiasme, comme il sut le soulever en son temps.

Propos recueillis par Arnaud de Maurepas  
et Laurence Guillot, le 3 décembre 1988.

## *LES VERTUS DE L'EFFORT*

par Antoine BOULANT

Battre un record de vitesse... Lancer un poids avant d'aller le mettre à la remise... Frapper dans un ballon... Combien d'actes en apparence absurdes pour nous démontrer la futilité du sport ! Et pourtant, quelle importance prise par les activités physiques dans l'histoire. En vérité, éducation du corps et éducation de l'esprit furent toujours étroitement rattachées.

Le mot de « sport » vient de l'anglais « disport », lui-même rattaché au vieux mot français « desport », signifiant « amusement ». Il est vrai que le sport apparaît d'abord comme une distraction. Comme tel, il doit apporter à l'esprit une détente, un bénéfice agréable après l'effort intellectuel ou guerrier, sans être proprement reposant. Le sport-détente, c'est le sport-jeu, correspondant à un idéal hérité de l'enfance. C'est ainsi que le sport fut introduit dans l'instruction des jeunes soldats pendant la Première Guerre mondiale.

Distrayante, l'activité physique apparaissait également — et surtout — comme la condition essentielle du développement corporel. L'omniprésence de la guerre et des conflits amenèrent tout naturellement le pouvoir à introduire le sport chez les combattants. Andler écrit que « la nécessité d'être prêt constamment à la lutte définitive et vitale trempe une humanité d'une rare intégrité physique, sobre, bien entraînée, nerveuse et musclée, toute faite pour l'action. »

Les Egyptiens entraînaient leurs soldats par la lutte. Xénophon admirait particulièrement les exercices de combat et l'équitation, particulièrement nécessaires pour préparer les guerriers à la bataille. Aux alentours de l'an mil, le combat développa chez les chevaliers le goût de la violence malgré les protestations de l'Eglise, s'exprimant dans les joutes et les tournois ; l'idéal chevaleresque, « révolte des mâles sentiments de l'héroïsme contre le sentiment féminin de la religion nouvelle » selon Renan, se diffusa, tandis que des jeux comme la paume ou la soule entretenaient les énergies. L'escrime, né du combat d'épée, maintenait en condition le gentilhomme confronté au duel.

L'activité physique allait cependant bien au-delà encore dans sa signification. Intimement liée à l'activité de l'esprit, elle devait aller de pair avec l'instruction morale et intellectuelle, comme génératrice de vertus fondamentales.

Le sport développait la vigueur et devait ainsi être introduit dans les écoles. « La vigueur, écrit Georges Demeny, naît de l'exercice en liberté, au grand air, avec de la joie, des jeux, des danses et des chants, même avec un peu de folie. » Vigueur physique mais également morale, afin de pouvoir faire face aux obstacles et aux contrariétés les plus sévères : après la défaite de l'Allemagne face à Napoléon, Fichte déclarait : « Ce n'est ni la valeur des bras, ni la valeur des armes qui remportent des victoires ; c'est la vigueur de l'âme. »

L'éducation physique contribuait à façonner la personnalité tout entière, développant le courage, la combativité (qui, à Sparte, finit par dégénérer), la sagesse, le goût de l'aventure, la persévérance, le sang-froid, l'audace, l'amour du beau et du bien. Elle aidait l'individu à prendre conscience de sa valeur : chaque exercice était une victoire sur soi-même.

L'individu trouvait par ailleurs dans le sport une occasion de s'extérioriser totalement, physiquement et psychiquement, et de se réaliser pleinement. A l'image de l'homme primitif, il laissait s'exprimer ses émotions et donnait la parole à ses gestes. Selon Jean Queval (1), le sport devait être « l'exutoire noble

des impulsions tribales ». En 1809, Friedrich Jahn (2) soulignait que les exercices physiques devaient permettre à l'homme de cultiver les « qualités primitives de la race ». Le sport, c'était le retour à la nature, et l'utilisation des gestes « qui sont ceux de notre espèce pour acquérir le développement complet par un retour raisonné aux conditions naturelles de vie » (Georges Hébert (3)). La nature devenait le cadre providentiel de l'individu. Pour Rousseau, ce retour à l'état originel devait être le point de départ d'une éducation naturelle et fonctionnelle laissant l'enfant s'exprimer en toute liberté.

L'éducation physique était également perçue comme préparation à l'intégration des jeunes dans le corps social, par une prise de conscience des réalités. En gérant leurs associations sportives, en prenant leurs responsabilités au sein de leurs équipes, en élisant eux-mêmes leurs capitaines, les adolescents devaient connaître une authentique initiation à la vie sociale. Face au monde, l'individu trouvait dans le sport les moyens de parer de nombreuses difficultés, parvenant à faire fuir les brigands, échappant à ses ennemis par la nage, sauvant des vies humaines — ainsi que le suggère l'Atlas du manuel d'instruction physique d'Amoros (4) (1830).

L'activité physique apparaissait aussi comme l'une des conditions d'une bonne activité intellectuelle. « Bien que l'esprit soit la partie principale de la nature humaine (...), il ne faut pas oublier de prendre soin de notre maison d'argile (...) Le corps bien portant est habité par une âme bien portante », déclarait John Locke ; le docteur Elyot affirmait que « l'acquisition des connaissances de l'esprit n'est possible que si le corps est sain » ; Pierre de Coubertin déclarait enfin : « Si vous saviez combien le mariage des violents exercices et de la culture intellectuelle est fécond en splendeurs viriles ! »

Le sport était également synonyme de beauté. « Le sport produit de la beauté puisqu'il engendre l'athlète, qui est sculpture vivante. Il est occasion de beauté par les édifices qu'on lui consacre, les spectacles, les fêtes qu'il provoque. » (Pierre de Coubertin.)

Que de vices en définitive vaincus par l'activité physique : l'orgueil, la faiblesse, la flatterie, la paresse, la convoitise, l'efféminisation, la dégénérescence... Mais le sport fut — hélas — également utilisé comme instrument de régénération sociale. « Ma pédagogie est dure, déclarait Hitler. La faiblesse doit être chassée à coups de fouets. Dans mes séminaires grandira une jeunesse qui effraiera le monde. Je veux une jeunesse brutale, impérieuse, impavide et cruelle (...) Elle doit supporter la souffrance. Il ne doit y avoir en elle rien de faible ou de tendre. Le fauve libre et magnifique doit à nouveau briller dans ses yeux (...) Elle pratiquera tous les exercices physiques. Je veux une jeunesse athlétique. C'est la première chose, et la plus importante. C'est ainsi que j'effacerai des millénaires de domestication humaine (...) Je veux qu'elle apprenne à vaincre, dans les plus rudes épreuves, la crainte de la mort. C'est là le stade de la jeunesse héroïque. D'elle sortira l'homme libre, mesure et centre du monde, l'homme-créateur, l'homme-dieu. »

Détente, développement corporel, perfectionnement moral, préparation à la vie sociale, retour à l'état de nature furent donc dans l'histoire les fruits les plus appréciés de l'activité sportive. De nos jours, le sport apparaît comme l'un des moyens de renouer avec une existence naturelle, face à la mécanisation progressive de l'environnement et de la société.

---

(1) Dans *Jeux et sports*, La Pléiade, 1967.

(2) Pédagogue allemand (1778-1852).

(3) Educateur français (1875-1957).

(4) Ministre espagnol (1769-1848).

## LES « ALPINISTES » FRANÇAIS DANS L'HISTOIRE SOCIALE

par Dominique LEJEUNE

Professeur de Première Supérieure au lycée Condorcet de Paris

Il n'est pas du propos de l'auteur de récrire à la suite de nombreux devanciers une histoire de l'alpinisme, ni de proposer seulement une histoire interne des clubs alpins. Il a semblé plus intéressant de s'attacher à un « sport », beaucoup plus pratiqué qu'on ne le croit et le croyait généralement, et aux clubs qui réunirent ses pratiquants ou sympathisants, ce qui était répondre à un double intérêt et présenter un double but. Ces clubs alpins de notre pays, et notamment le plus important d'entre eux, le Club Alpin Français — fondé le 2 avril 1784 —, naissent au début de la Troisième République, à un moment où à l'étranger les clubs alpins, notamment le premier d'entre eux, l'Alpine Club anglais (né en 1857), sont à maturité. Comment dès lors ne pas songer à la comparaison de la *composition* de ces illustres devanciers avec celle des clubs français ? Cette première étude a été entreprise dans le but de s'en voir adjoindre une seconde : celle de la *mentalité collective* de ces alpinistes. Le lecteur me permettra de dire à cet égard que le recueil de « morceaux choisis » souvent livré comme produit du Panthéon alpin n'en tient guère lieu, sans doute d'abord parce que l'ouverture assez large des clubs alpins français y amena non seulement une phalange de très grands alpinistes mais aussi des sportifs de plus modeste envergure, et surtout de ceux que l'on nommerait aujourd'hui des « randonneurs », d'où les guillemets de mon titre. Je pense d'ailleurs qu'une véritable histoire du sport

ne peut être que sociale et intellectuelle, quoi qu'en puisse penser les associations sportives actuelles, bien éloignées de ce genre de préoccupations mentales, au moins en ce qui concerne les clubs alpins de 1988...

Pendant longtemps — fait révélateur —, la langue fut hésitante et le vocabulaire riche pour désigner tout le monde de la montagne. Un *ascensionniste* gravissait des cimes, mais l'atteinte de cols de haute montagne, sans prouesse exceptionnelle, conférait sinon la même dignité, du moins la même appellation. Les *randonneurs* de 1988 correspondent aux *excursionnistes* d'il y a un siècle, mais *touristes*, pris en un sens aussi particulier qu'anglomane, en était alors presque un synonyme. Ajoutons que *touristes* et *excursionnistes* ne se privaient pas, bien sûr, du plaisir d'*ascensionner* à l'occasion quelque sommet ! Le terme d'*alpiniste* n'apparut que dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire bien après *alpinisme*, mais s'il provoqua la disparition d'*ascensionniste* de l'usage courant, il ne s'y substitua pas exactement, gardant toujours un sens moins restreint, moins sportif en somme, que de nos jours. Naturellement l'étude a déterminé les raisons de cette profusion lexicologique et l'auteur a muni les *alpinistes* de guillemets, laissant ainsi au mot son sens le plus large et le plus riche.

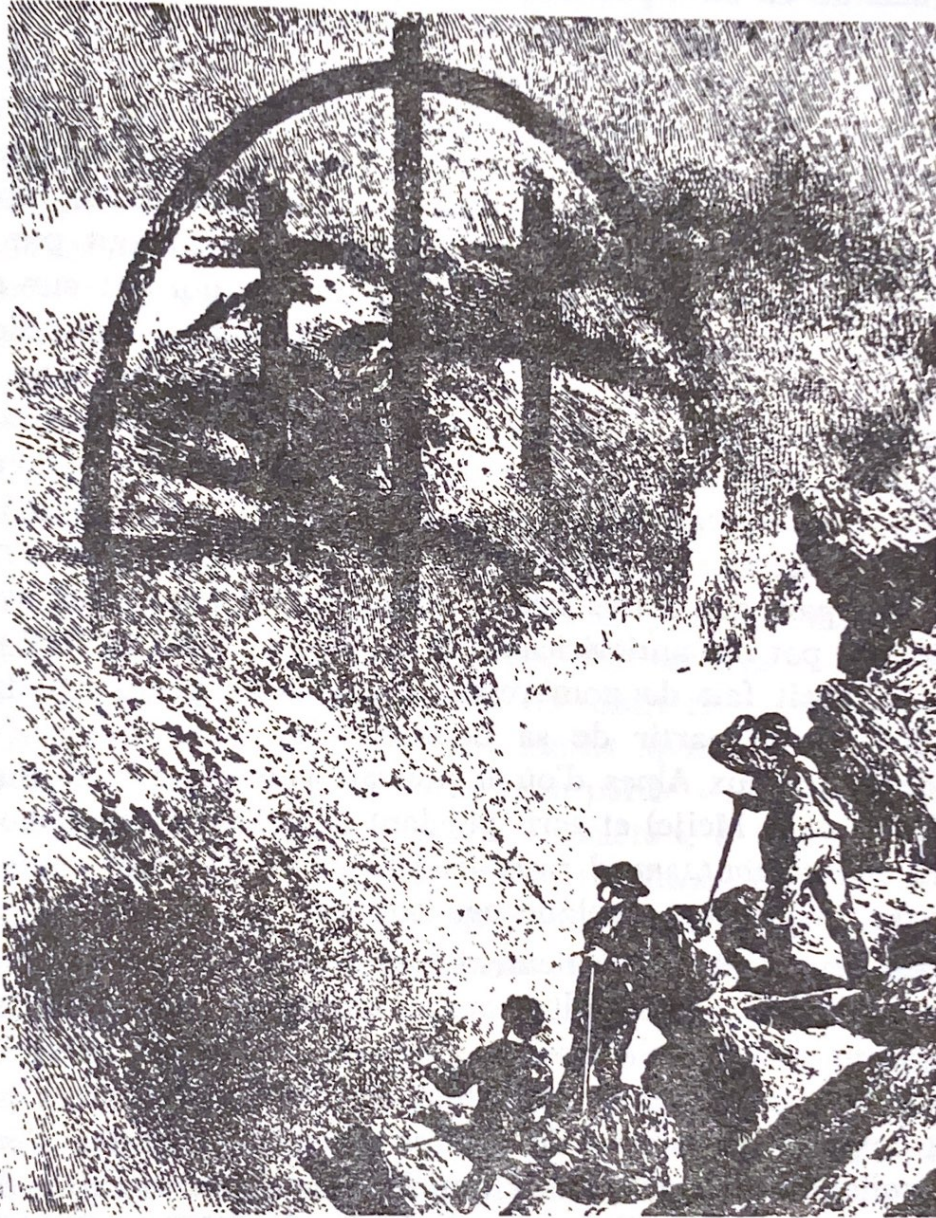
Ceux que j'ai étudiés, quelle qu'en fût la nationalité, consacrèrent tout ou partie de leur activité aux montagnes de France et des colonies françaises, Alpes et Pyrénées mais aussi domaines plus inattendus, et eurent avec des guides français des rapports qui sont un des aspects de ma thèse. Celle-ci fut limitée géographiquement pour une dernière raison : les clubs alpins de France sont les seuls à avoir publié des listes de membres, qui permettent un abord « scientifique » et non « pointilliste » et superficiel, mais de ce fait l'étude englobe les « alpinistes » de nationalité étrangère dont le « terrain de jeu » était en France. Elle s'attache en particulier à la mentalité collective, complexe ; on est ainsi immédiatement interpellé par certains aspects significatifs comme le jugement émis par Franz Schrader sur Adolphe Joanne en 1880 :

« Aidé d'un groupe d'amis pleins de foi comme lui dans le relèvement de la patrie, il réunit en un faisceau, au lendemain de nos malheurs, tous ceux qui se sentaient l'amour viril de la nature (...) et le Club Alpin se lança à l'assaut des cimes vierges, pour grimper d'abord, puis pour donner à la patrie en chaque alpiniste un citoyen plus fier, plus libre, plus calme.... »

Sont-ce là vraiment « mes » *alpinistes* et leurs clubs ?

Les *alpinistes*, en France à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, sont avant tout des représentants de la bourgeoisie ; c'est ici une très profonde originalité, tant par rapport aux clubs alpins d'autres pays que par comparaison avec d'autres associations françaises, celles de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie — je pense au Jockey-Club ou au Cercle de l'Union — et celles qui s'ouvrirent bien davantage aux classes populaires urbaines : Touring-Club de France, Club Cévenol, Sociétés d'Excursionnistes, par exemple. Il ne s'agit pas d'une physiologie sociale d'emblée nette mais d'une conquête rapide, la part relative de l'aristocratie devenant au bout de quelques mois très faible. Ajoutons que l'image de marque secrétée par la mentalité collective des *alpinistes* créa inévitablement des obstacles psychologiques à un recrutement social plus ouvert.

Je me suis posé au terme de l'étude sociale deux questions : existe-t-il une mentalité collective commune à tous ces *alpinistes* ? en quoi correspondrait-elle au recrutement social ? Pour la première, l'affirmative semble devoir s'imposer : même si le « groupe » n'a pas toujours une notion claire de sa composition — mais uniquement de sa composition *sociale* — il en a une de son originalité et il tend à se protéger par un certain nombre de réactions de défense, spécialement dirigées contre les autres sports et les autres *touristes*. Surtout, il y a un consentement général à une attitude très claire envers les habitants des montagnes françaises, hôteliers, aubergistes, paysans et surtout, naturellement, les guides. L'alpinisme, au cours de cette période inévitablement bornée par la Première Guerre mondiale pour des raisons de sources, est typé en matière politique. Non pas qu'il puisse être jamais possible de découvrir des liens de partis



*L'étrange apparition des trois croix de la catastrophe*

entre ce sport et la « politique politicienne », mais s'imposent avec évidence un apolitisme ostentatoire — donc orienté — et encore plus un patriotisme virulent ayant très tôt tourné au nationalisme et au « patriotisme militaire », double imprégnation à laquelle semble-t-il bien peu échappèrent.

Pas en tout cas un Vincent d'Indy, exemple le plus significatif des artistes-*alpinistes*, qui adhère à la Société des Touristes du Dauphiné de Grenoble au centre de sa période nationaliste et chrétienne. Très fortement marqué par son ascendance, noble et cévenole, par son grand-père légitimiste, et surtout par sa grand-mère paternelle, de souche dauphinoise, qui eut sur son enfance et son adolescence une énorme influence, quasi-dictatoriale, il avait souvent passé ses vacances scolaires dans les Cévennes et en 1869 il y avait prit conscience que sa véritable patrie était... la montagne. Aime de la fameuse Société nationale de Musique, ce catholique, ce conservateur ardent, patriote chauvin, antisémite et membre de la Ligue de la Patrie Française, prit part aux luttes liées à l'affaire Dreyfus, après avoir été chahuté par des anticléricaux en Avignon en août 1889. Entre temps, il avait fait de nombreuses randonnées pédestres dans les Cévennes (à partir de sa demeure des « Faugs », sur un belvédère face aux Alpes d'où il pouvait voir jusqu'à la Barre des Ecrins et la Meije) et écrit pendant l'été 1886 sa *Symphonie sur un chant montagnard français [ou cévenol] pour piano et orchestre*, maintenant quelque peu oubliée.

Très peu nombreux également furent ceux des *alpinistes* qui s'étonnèrent des aspects culturels de l'alpinisme, et tout au long de mes années de recherche, une de mes plus constantes surprises fut de constater à quel point les clubs d'*alpinistes* pouvaient apparaître comme de petites Sociétés savantes s'exerçant explicitement à vulgariser auprès d'un grand nombre d'individus la Science bouillonnante de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Enfin, certaines originalités marquent les associations alpines : présence désirée des femmes, sentiment et protection de la nature... A ce dernier égard, ces hommes et ces femmes, qui subissent les conséquences de la première puis de

la seconde industrialisation du pays et tentent d'en protéger la nature, semblent passablement proches de nos contemporains et de leurs « nuisances ».

Je me suis interrogé sur un autre point : permanence ou renouvellement de la mentalité collective des *alpinistes* ? On peut avec sérénité pencher en faveur de la stabilité de cette mentalité, les grands changements n'apparaissant qu'après la Première Guerre mondiale. Cette psychologie collective semble correspondre bel et bien à la composition bourgeoise de la population des *alpinistes* : le guide est une forme particulière du *brave homme* de la société du temps ; le clubiste est bourrelé de scrupules dans sa gestion et sa conception des finances ; il est souvent démangé d'un prurit judiciaire et chicanier ; l'*alpiniste* a le profond souci de sa respectabilité et de celle de son Club, où l'individualisme surnage dans la collectivité, de même que le nationalisme se découvre en plein internationalisme... A mon avis, cette mentalité collective oblitère assez bien les oppositions entre Parisiens et Provinciaux que l'on peut annoncer ainsi : majorité numérique constante pour les seconds, recrutement plus modeste dans les Sections et les Clubs de province, patriotisme moins virulent et surtout moins spontané en province qu'à Paris, d'où il apparaît en grande partie « télécommandé »... Il y a donc dans mon étude une « société », à laquelle correspond une mentalité collective, unité renforcée par le fait que clivages, dissensions et progrès techniques de l'alpinisme aboutissent après la Grande Guerre au divorce entre *alpinisme sans prétention* et *alpinisme acrobatique*, comme on disait (!), ainsi qu'à la fin de l'équivoque du terme *alpiniste*, ambiguïté pleine de richesse et conférant à la période une part de son unité. On ne saurait mettre un point final à cette présentation sans envisager deux directions qu'elle amorce ou contribue à ouvrir. D'une part, elle a fait apparaître un certain nombre de liens entre alpinisme et politique : les sports présentent-ils tous toujours de tels liens ? Y a-t-il des sports plus politiques que les autres ? Les réponses sont peu simples, à l'heure actuelle, eu égard à la rareté des vraies études en ce domaine. D'autre part,

ce que j'ai fait pour les *alpinistes* — étude de composition sociale et étude de mentalité — pourrait l'être pour les membres des Sociétés savantes. A vrai dire, il n'est pas certain que l'on y trouverait un recrutement social et une psychologie collective aussi clairs que dans les associations alpines, et l'œuvre à entreprendre serait immense. A tout le moins, étudier les Sociétés de Géographie (1) a été déjà bien intéressant et le logique aboutissement d'un travail consacré aux *alpinistes* en France à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels le *Géographe* apparaissait comme un personnage particulièrement important.

---

(1) J'ai consacré à ces Sociétés ma thèse de doctorat d'Etat en Histoire. *Les Sociétés de Géographie en France, dans le mouvement social et intellectuel du XX<sup>e</sup> siècle* (à paraître).

## LES JEUX D'OLYMPIE

par Catherine SALLES

maître de conférences à l'université de Paris-X

Dans la vallée paisible de l'Alphée, non loin de la mer Ionienne, les ruines d'Olympie rappellent aux visiteurs que ce site privilégié vit naître, par l'intermédiaire d'épreuves sportives, un grand idéal de paix et d'unité qui devait durer plus de mille ans.

Les légendes concernant l'institution des Jeux Olympiques témoignent des péripéties et des invasions que connut la région de l'Elide à la fin du deuxième millénaire av. J.-C. Il semble que les premiers maîtres du sanctuaire d'Olympie aient été les habitants de la ville voisine de Pise. Le premier culte organisé dans la région aurait été celui du héros Pélops : le roi de Pise Oenomaos, pour écarter les prétendants à la main de sa fille Hippodamie, leur imposait de se mesurer à lui dans une course de char ; grâce à ses chevaux divins, il remportait toujours l'épreuve et mettait à mort ses concurrents malheureux. Lorsque le Tantalide Pélops se présenta à Pise, Hippodamie tomba amoureuse du jeune homme et l'aida à saboter le char de son père. Vainqueur, Pélops aurait été le fondateur des premières compétitions sportives qui se poursuivirent après sa mort auprès de son tombeau. Mais, dès le début du premier millénaire, les Eléens doriens dominèrent le sanctuaire d'Olympie, consacré dès lors à Zeus, et le mythe raconte qu'Héraclès, après avoir nettoyé les écuries du roi d'Elide Augias, aurait tracé en l'hon-

neur de son père les limites de l'Altis sacré qui devait contenir le grand temple de Zeus Olympien, divers édifices sacrés et le stade olympique.

Quelles que soient leurs origines mythiques, les Jeux Olympiques firent officiellement leur apparition en 776 av. J.-C. et se renouvelèrent tous les quatre ans jusqu'en 393 ap. J.-C., date de l'interdiction des cultes païens par l'empereur Théodose. Ils inauguraient ainsi une base chronologique adoptée par tout le monde hellénique, qui prit l'habitude de dater par « olympiades ». Une des particularités essentielles de cette fête religieuse était d'établir la « trêve sacrée » pour tous les peuples de langue grecque : il était interdit de porter les armes ; on ajournait les exécutions capitales ; les hostilités étaient suspendues pendant toute la durée des Jeux, à laquelle on ajoutait le temps nécessaire pour venir à Olympie et en revenir (ce qui représentait une interruption des conflits pendant à peu près trois mois). Trois hérauts parcouraient tous les pays helléniques pour annoncer cette trêve à toutes les cités. Cette cessation provisoire des guerres, respectée scrupuleusement par tous les Grecs, contribua à donner un grand prestige aux Jeux Olympiques, qui témoignaient ainsi de l'unité panhellénique, malgré tous les conflits entre les cités. Les Jeux atteignirent leur apogée au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., lorsque fut construit le grand temple de Zeus dans lequel on plaça la statue chrysléphantine du dieu, haute de plus de treize mètres, chef-d'œuvre du sculpteur Phidias.

Les Jeux se déroulaient à la période la plus chaude de l'année, entre la fin du mois de juillet et le début du mois de septembre. Si leur durée n'excédait pas sept jours, en fait, bien des semaines avant la séance d'inauguration, on voyait arriver de toutes les parties du monde grec, de l'Asie Mineure à l'Italie du sud, à la fois les concurrents et les spectateurs. Seules étaient exclues les femmes mariées. On connaît pourtant l'exemple d'une fraudeuse : la Rhodienne Phérériké, fille d'un champion olympique, se déguisa en entraîneur pour accompagner aux Jeux son fils concurrent à l'épreuve de pugilat. L'enfant ayant été vainqueur, la mère sauta par-dessus la barrière du

stade pour le féliciter, mais ses vêtements se dérangèrent et on reconnut que c'était une femme ! Si l'illustration de sa famille valut à Phéréniké d'être pardonnée, on n'en décida pas moins qu'à l'avenir les entraîneurs resteraient nus comme les athlètes.

On estime à 150.000 ou 200.000 le nombre des personnes qui se déplaçaient pour assister à cette grande manifestation panhellénique. Les sportifs eux-mêmes, accompagnés de leurs entraîneurs, devaient se présenter plus d'un mois avant le début des Jeux pour se faire inscrire, et subir un entraînement intensif de trente jours, sous l'œil des membres du jury, attentifs à déceler toute manœuvre frauduleuse. Ces athlètes, de naissance libre et de race grecque, appartenaient généralement à des familles aisées et considérées de leurs cités, car les dépenses imposées par leur entraînement supposaient des ressources financières importantes. Pendant ce temps, une sorte de grande foire prenait place dans la vallée de l'Alphée : outre les ambassadeurs des cités qui logeaient dans des édifices spéciaux, une foule colorée de pèlerins campait dans la campagne environnante et ce grand afflux de population attirait marchands et bateleurs de toute sorte, sûrs de faire de bonnes affaires.

Placé sous la présidence du collège des hellanodices, le festival commençait par une journée de cérémonies religieuses et la prestation de serment des concurrents dans le Bouleuterion, siège du sénat olympique. Dès le deuxième jour débutaient les épreuves sportives, dont le nombre et l'organisation ont varié au cours des siècles. C'était tout d'abord la course, avec ses trois catégories (simple, double et sextuple) dans le stade dont la piste mesurait 192 mètres. Les coureurs, entièrement nus, participaient à des épreuves partielles par groupe de quatre avant l'épreuve finale rassemblant les vainqueurs de chaque groupe. Le pentathlon (saut en longueur, lancement du disque, tir au javelot, course et lutte) occupait la troisième journée du festival. Le quatrième jour, les adultes disputaient des épreuves de lutte, de pugilat (boxe) et de pancrace (mélange de lutte et de boxe). Les concurrents enfants s'affrontaient à la lutte et au

pugilat le cinquième jour. Le sixième jour enfin était consacré à l'épreuve reine des Jeux Olympiques, les courses de quadriges, qui devaient parcourir huit ou douze fois la piste de l'hippodrome. La splendeur des équipages ornés d'or et de pierres précieuses, les péripéties qui émaillaient la course de ces véhicules lancés à toute vitesse et se heurtant parfois dans des accidents spectaculaires faisaient vibrer la foule. Ce n'était pas le cocher vainqueur qui recevait la récompense, mais le propriétaire des chevaux. Le septième jour du festival, des cérémonies religieuses clôturaient les Jeux et une procession solennelle conduisait les magistrats, les ambassadeurs et les athlètes vainqueurs au temple de Zeus où ils célébraient des sacrifices. Un grand banquet était ensuite offert aux lauréats dans le Prytanée et, tard dans la nuit, retentissaient les chants de victoire.

Les athlètes étaient récompensés par une simple couronne de feuilles d'olivier, mais leur gloire était extraordinaire et rejaillissait sur leur cité d'origine. A leur retour, ils étaient accueillis en triomphe et les poètes les plus célèbres, tels Simonide ou Pindare, composèrent en l'honneur de ces sportifs prestigieux des odes triomphales. On prit aussi l'habitude d'élever dans l'Altis d'Olympie les statues des plus célèbres athlètes. Mais il y avait aussi des tricheurs dans les épreuves olympiques, et les amendes qu'on leur infligeait servaient à ériger des statues de Zeus, les *Zanès*, dont on peut voir encore les bases sur la route menant au stade.

Les Jeux Olympiques perdirent de leur importance à partir de la période hellénistique et surtout après la conquête romaine. Cependant, ils retrouvèrent leur éclat au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. sous le règne de l'empereur philhellène Hadrien. Mais, après leur interdiction par Théodose, ils tombèrent dans l'oubli, et il fallut attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que le baron de Coubertin tente de retrouver l'idéal des Jeux Olympiques en faisant du sport le grand unificateur des peuples.

## LES JEUX OLYMPIQUES EN GRECE : ETHIQUE OU ESTHETIQUE ?

par Olivier BERTAUX

élève à l'Ecole du Louvre

Les Olympiades 88 s'achèvent. Quels en sont les vainqueurs ?

Le gouvernement Sud Coréen pour s'être servi du sport afin de redorer son blason, Coca-Cola pour avoir transformé l'idéal olympique en espèces sonnantes et trébuchantes, ou les muscles hormonaux désormais célèbres de Ben Johnson ?...

La réponse peut dépendre des courants médiatiques du moment, mais en tout état de cause, force est de constater l'absence flagrante des vertus morales et athlétiques des trois marches du podium. L'on est loin de ces temps où Aristote déclarait :

« Qu'il y ait à donner aux enfants une éducation, non pas strictement utilitaire mais libérale et noble, la chose est de toute évidence.

« Etant acquis que l'éducation morale doit précéder l'éducation intellectuelle et qu'il faut exercer le corps avant d'exercer l'esprit, il en ressort qu'il faut confier les enfants à l'enseignement du gymnase et du pédotribe. L'un formera le corps, l'autre le rendra propre aux différents travaux (1). »

L'esthétique sportive grecque ne saurait se départir d'une certaine éthique.

De toute évidence, les concours sportifs de l'Ancienne Grèce trouvent leur origine dans des rites d'ordre magico-religieux destinés à opérer une sorte de régénération du monde. Les

efforts consentis par les athlètes avaient pour fin de réactiver les puissances secrètes de la terre, redonner vie aux défunts. La course, par exemple, possédait indubitablement ces vertus chtoniennes permettant à l'athlète d'aller puiser de nouvelles forces et de s'unir aux puissances souterraines.

Par ailleurs, selon certains auteurs, l'idée olympique hellénique dériverait de joutes annuelles, à caractère sacré, liées à l'ancienne religion indo-européenne (Trojaspiel ou « jeu de labyrinthe »).

Il est à noter que si, parmi les jeux panhelléniques, ceux d'Olympie furent les plus célèbres, d'autres sanctuaires religieux étaient également le fait de concours fameux ; il suffira de rappeler les noms de Delphes, de Némée ou les jeux de l'Isthme de Corinthe, tous glorifiés par la plume de Pindare.

Les jeux olympiques s'inscrivant donc au départ en relation avec le culte des morts et singulièrement du chef Achéen Pélops, héros local qui l'emporta sur l'étolien Oenomaos. La première trace historique remonte à 884 avant J.-C., avec le roi d'Elide Iphycos.

Cependant, le départ proprement dit des olympiades, qui scanderont par la suite la chronologie historique de la Grèce, se situe en 776 avant J.-C. Dépassant les cérémonies minoennes ou mycéniennes, plus en rapport avec les cultes agraires de fécondité, les nouveaux conquérants indo-européens, les Doriens, instituèrent un cycle régulier de compétitions sportives, libérant leur aspiration à la gloire de la victoire, à l'exaltation de l'individu, définissant une nouvelle approche plus aristocratique et patriotique de l'esprit de compétition. Le goût des Grecs pour l'exploit sportif est déjà nettement sensible chez Homère. Le chant XXIII de *l'Illiade* nous narre le récit des compétitions organisées par Achille pour honorer la dépouille de son ami défunt Patrocle. Les principales épreuves des jeux s'y trouvent déjà brillamment décrites. Le même thème de joutes sportives en l'honneur des morts se retrouve avec les jeux funèbres décidés par Enée et offerts à Anchise, son père, mort peu auparavant ; épisode fameux de *l'Eneïde* de Virgile.

Les jeux connurent une renommée phénoménale, bien au-delà du monde grec. Dominés peu à peu par le culte de Zeus, ils finirent par perdre leur aspect religieux au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., en partie à cause de l'arrivée dans les compétitions d'athlètes non grecs, tels les Romains qui ôtèrent aux jeux ce caractère sacré que lui conférait ce renouvellement périodique et presque contractuel de l'alliance du peuple hellène et des forces naturelles de sa terre par l'entremise de l'effort physique accompli dans une optique d'esthétique et de religiosité qu'affectionnaient particulièrement les Grecs .

Méfiant vis-à-vis des sports (« Palaestria diaboli negotium » clamait Tertullien), les Chrétiens finirent par interdire les jeux. En 393, un édit de Théodose interdit les fêtes païennes et par là proscribit les jeux olympiques. La statue de Zeus de Phidias est emportée sous Théodose II à Constantinople, où elle sera détruite en 475. Le dernier vestige de la gloire d'Olympie s'éteint en même temps que l'Empire Romain.

Les jeux olympiques, tout comme aujourd'hui, avaient lieu tous les quatre ans et réunissaient les meilleurs athlètes venus des quatre coins du monde grec. Leur durée normale était de cinq jours et constituaient une trêve sacrée permettant, l'espace d'un instant au peuple grec de recouvrer son unité.

L'épreuve la plus importante consistait dans la course de char. L'hippodrome fut construit en 680 avant J.-C. et permettait aux riches concurrents de rivaliser d'adresse. Le char avait la forme d'un cabriolet monté sur deux roues basses, tiré par des chevaux de volée dirigés par un cocher debout. Issu du Proche-Orient le char est ici l'héritage d'un usage militaire.

Dans cette épreuve, ce sont souvent les qualités d'Ulysse, héros préféré des Grecs, qui prédominent, à savoir la ruse et la finesse. D'autres épreuves concernent le combat. Il s'agit de la lutte, du pugilat et du mélange des deux appelé « pancrace ». Ces combats pouvaient être très meurtriers car ils n'étaient interrompus par aucune pause et pouvaient durer jusqu'à la défaite complète d'un des concurrents, c'est-à-dire parfois jus-

qu'à la mort. Il faut cependant rappeler que les Grecs ne connaissaient pas l'usage de ceste romain composé d'une lanière de cuir et de billes de métal autrement plus douloureuses... Si les boxeurs pouvaient paraître ventripotents aux yeux des philosophes grecs, car nécessitant un centre de gravité le plus stable possible, voir les Sumotori Japonais, la lutte pouvait cependant conserver une certaine élégance.

La règle institutionnelle était de vaincre sans trace de blessure et de renverser trois fois l'adversaire pour qu'il touche terre avec ses épaules. Cette souplesse indispensable issue de la palestre, rapprochait les Grecs de cette volonté indiscutable d'allier sport et beauté.

La course à pied constituait l'épreuve initiale, voire initiatrice des jeux. Elle constituait l'effort physique dans toute sa pureté, sans instrument ni technique. Le parfait accord homme et nature. Il s'agissait au début de courir sept fois le stade avec une rapidité croissante. Le stade ayant une longueur de 180 mètres. Puis fut instituée une course double pour laquelle la distance à parcourir était de douze stades. Ces courses étaient appréciées car elles permettaient d'admirer l'esthétique des membres et la plénitude de l'effort que le Grec pouvait décoriquer en connaisseur. Si les Grecs ignoraient le saut en hauteur, du moins connaissaient-ils le saut en longueur, épreuve inscrite également au programme des jeux. Il s'agissait de sauter le plus loin possible, souvent sans élan et avec des poids dans les mains. Reste l'épreuve la plus prisée des artistes antiques : le lancer du disque, assisté de celui du javelot.

Le disque était généralement en bronze. Le lancer différait nettement du lancer actuel ; l'athlète n'exécutait pas de cercle complet sur lui-même et seule la rotation du tronc comptait, accompagnée d'une puissante détente. Cette technique peut expliquer le développement caractéristique des muscles abdominaux (« les grands obliques »), sur les statues d'athlètes.

Toutes ces épreuves pouvaient être réunies en une seule : le pentathlon qui comme son nom l'indique regroupait cinq épreuves : course, disque, javelot, saut et lutte. L'athlète complet qui

excellait dans ces cinq épreuves personnifiait l'idéal du héros grec capable d'assimiler l'agilité, la vélocité, la technique et la force.

Comme on peut le remarquer, les épreuves à caractère spécifiquement militaire telle la course armée étaient souvent occultées lors de ces cérémonies. Ceci démontre l'aspect principalement esthétique, artistique, voire religieux que revêtaient ces compétitions sportives chez les Grecs.

Les jeux olympiques et la représentation des jeux panhelléniques en général, constituent en fait l'aboutissement et l'exaltation quasi paroxystique d'une activité normale de la Cité grecque qui, loin de n'être qu'un épiphénomène, représentait en fait un des piliers fondamentaux d'une civilisation dont la philosophie trouve sa source dans la recherche de la beauté, de l'équilibre, c'est-à-dire la quête incessante, car infinie, de la place de l'homme dans l'univers.

L'activité sportive renvoie donc à une conception du monde dont la finalité est l'esthétique. Le sport tel que le conçoivent les Grecs, est avant tout un art — qui, comme la musique, dépend de l'harmonie : les athlètes doivent adopter la conduite des écrivains et des artistes.

De là l'importance du geste dans la compétition sportive. Le résultat compte moins que la manière dont il aura été obtenu. Ceci explique le goût qu'avaient les Grecs pour le pentathlon et ses protagonistes. Écoutons Aristote dans sa *Rhétorique* : « La beauté varie suivant les âges. La beauté, pour un jeune homme, c'est d'avoir le corps entraîné aux fatigues, à la course et aux exercices de force et de présenter en même temps un aspect agréable. Les pratiquants du pentathlon sont les plus beaux, étant propres à la fois aux exercices de vitesse et aux exercices de force. »

L'élégance doit régner en maître sur le stade. On attend du coureur qu'il soit racé avec une foulée élancée. Le lutteur doit sortir du combat sans blessure, et donc faire preuve de souplesse dans ses attaques ; enfin le discobole doit faire montre d'une technique du geste absolument parfaite.

Outre, le fait d'être un art, le sport est aussi « au service » de l'art. L'athlète représente un modèle de choix, pour l'artiste et le sculpteur en particulier. Le sportif le plus prisé quant à l'accomplissement du geste est bien entendu le lanceur de disque, dont le meilleur exemple qui nous soit parvenu est le discobole de Myron. Contrairement au discophore de Naucydès du Louvre sculpté dans une pose instantanée, la statue de Myron constitue en fait la synthèse de trois mouvements du lanceur. Cette ingéniosité, hormis le fait de donner l'illusion d'un équilibre parfait alors que dans cette position l'athlète est nécessairement sur le point de chuter, permet surtout de représenter dans l'absolu l'idéal harmonieux du discobole, la vision parfaite de l'athlète. Réalisé vers 450, il sera l'apogée de l'art dit « sévère », caractérisé par une recherche très élaborée du mouvement.

Le lutteur aura également su inspirer les artistes. Principalement avec cette représentation fameuse du lutteur au repos par Apollonios. De l'ensemble s'exhale une impression de force, une tension que ne peut dissimuler le relâchement des muscles. La statue est un symbole parfait de l'athlète idéal : l'effort physique accompli n'altère en rien, bien au contraire, la concentration mentale qui semble envahir le personnage. Les luttes et courses de char seront également l'occasion pour les peintres des vases de donner libre cours à leur envie de lignes, leur recherche du mouvement ou de la perspective.

Les jeux olympiques eux-mêmes furent, il ne faudrait l'oublier, sources de créations artistiques. Un athlète vainqueur avait le droit, qui était même un honneur, de faire dresser dans l'Altis d'Olympie, c'est-à-dire dans l'enceinte sacrée une statue immortalisant ses traits. L'Aurige de Delphes, pour l'exemple, à l'origine un ensemble constitué également du char et des chevaux, fut sans doute érigé à l'occasion de la victoire d'un athlète à la course de chars des jeux de Delphes. Daté de l'époque sévère, première moitié du V<sup>e</sup> siècle, il est un des très rares originaux en bronze qui soit parvenu jusqu'à nous.

Il faut enfin signaler que c'est sur le site d'Olympie que furent retrouvés l'atelier de Phidias, l'auteur de la célèbre

statue chrysléphantine de Zeus, une des sept merveilles du monde, et les statues d'Hermès de Praxitèle ainsi que la Niké de Paionios. Peut-être est-ce en rapport avec le fait que lors des cérémonies olympiques, les artistes avaient le droit d'exposer leurs œuvres.

C'est en fait au V<sup>e</sup> siècle que se développe l'idéal de la « Kalokagathia », idéal mettant sur un même pied beauté physique et valeur morale. Derrière l'idée sportive se trouvent en fait les valeurs fondamentales de la civilisation grecque : vénération du corps, exaltation de la santé physique, goût de la compétition, désir du dépassement, respect dû à l'adversaire (non bien qu'il soit l'adversaire, mais parce qu'il est l'adversaire), idée de l'apparence physique comme reflet de l'être intérieur, apologie de l'énergie vitale, refus de l'utilitarisme.

Depuis l'époque des Kouroï, ces célèbres statues frontales de l'époque archaïque au sourire énigmatique, s'institutionnalise ce que l'on pourrait appeler l'éthique de l'éphèbe. La « Paideia » évolue de telle sorte que l'aspect militaire marque le pas au profit d'une éducation où le côté intellectuel s'intensifie surtout dans la manière de construire le corps. L'homme équilibré est alors essentiellement un sportif.

Seulement, alors que jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, la gymnastique demeure le fait de l'harmonieux développement du corps et de l'esprit, celle-ci finit par s'intellectualiser à outrance et devient le simple aspect d'une formation dans laquelle le rôle médical s'avère prépondérant. L'esprit de compétition disparaît au profit d'un professionnalisme de moins en moins latent. Fini l'amateurisme des temps classiques, ces temps héroïques où la seule récompense promise était une gloire immortelle et une couronne d'olivier, arbre sacré des hyperboréens rapporté par Héraklès. Le sport n'est plus inhérent à la grécité pour ne plus concerner qu'une minorité de spécialistes, ou d'oisifs. Et même si le gymnase restera une des expressions majeures de la culture hellénique, la palestre cesse d'être un atelier d'artistes. Hermès a vaincu Apollon.

---

(1) *Politique*, VIII, 3.

## LE JEU DE LA GUERRE

par Véronique FRAIGNEAU

étudiante à l'université de Paris-IV

Au Moyen Age, l'idéal guerrier, qui se confond avec l'idéal chevaleresque, exalte dans le corps la vaillance, le courage et la force physique. Le corps est caché, dissimulé sous d'épais vêtements et de lourdes parures. Il est, au dire de Grégoire le Grand, « cet abominable vêtement de l'âme », Saint Louis, s'adressant à Joinville, affirme que « lorsque l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps ». A l'inverse, le jeune héros des chansons de geste est décrit en ces termes : « Il avait un coffre large et le corps à proportion, des épaules larges et une poitrine ample ; il était fort bâti, les bras gros et puissants et les poignets énormes, le cou long et gracieux ».

La vie du chevalier s'ordonne autour d'exercices physiques tels que la guerre, la chasse et maints divertissements, dont les plus célèbres restent les tournois. Nous ne nous intéresserons ici qu'à ces derniers.

Combattre vaillamment et sortir vainqueur nécessite un entraînement. Comment dès lors ne pas s'y appliquer en participant à ces simulacres de combat que sont les tournois ? Les jeunes chevaliers y acquièrent de l'expérience, les autres, inactifs en temps de paix, entretiennent leurs aptitudes. Les expressions des contemporains témoignent de ce rôle imparti aux tournois : ce sont des « ludi militares », des « militaria exercitia » ou des « belli praeludia ». Mais ces expressions révèlent que le tournoi rime avec le jeu et le divertissement. Le mot tournoi trouve probablement son origine dans le mot français tourner, c'est-à-dire marcher ou courir en rond.

L'origine du tournoi n'est pas fermement établie. Les anciennes chroniques en attribuent l'invention à Geoffroy de Préville, mort en 1066 ; il semble plutôt qu'il ait fortement contribué à en fixer les règles et à en répandre l'usage. Le tournoi prit vraisemblablement naissance sous les Carolingiens. Au cours de l'entrevue à l'issue de laquelle furent conclus les « serments de Strasbourg » (842), Charles le Chauve et Louis le Germanique assistèrent et prirent part à un spectacle de ce genre. Peu à peu émergea un type de bataille fictive, bien réglée et réservée à des hommes montés et pourvus d'armes chevaleresques.

L'organisation d'un tournoi engage des frais élevés. Aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, les tournois ont lieu à l'occasion les grandes « cours » tenues de temps à autre par les rois ou les barons. Certains chevaliers, vifs amateurs, vont de tournoi en tournoi. Ces manifestations rassemblent des chevaliers sans fortune, parfois groupés en « compagnies », et de très hauts seigneurs ; tous se rangent généralement par régions. Ainsi les tournois contribuent-ils quelque peu à fixer les solidarités provinciales. Ils sont aussi l'occasion de créer de nouveaux chevaliers...

Au XV<sup>e</sup> siècle, le déroulement du tournoi est orchestré autour d'un faisceau de règles soigneusement respectées, depuis la préparation du pré sur lequel aura lieu l'exercice — ou, en ville, le dégagement d'un espace suffisant — jusqu'à la remise d'un prix par les dames au meilleur tournoyeur, et sur le rapport du prince et des officiers d'armes. Les tournois volontaires, ouverts à tout seigneur, se distinguent des tournois jurés, plus rares, plus solennels et avant lesquels les tournoyeurs doivent jurer leur condition de gentilhomme. Les tournois sont « criés » sur les marches militaires du royaume. Combattant pour le plaisir de l'entraînement et du divertissement, les chevaliers tournoyeurs doivent adopter une attitude fraternelle et non belliqueuse à l'égard de leurs adversaires. Ils font le serment de combattre en toute loyauté et de n'utiliser aucune arme dangereuse. Le traité des chevaliers de la Table ronde signale que ces chevaliers « ne portoient nules espées, pors glai-ves courtois, qui estoient de sapin ou d'if, avec cours fers, sans

estre trenchant, ne ermoulus ». Ainsi le tournoi ne pouvait-il devenir le moyen de régler d'anciennes querelles. Toutefois, l'histoire garde trace d'accidents mortels, survenus notamment aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, et dont les victimes furent parfois de célèbres personnages.

Telle est l'une des raisons qui conduisirent la papauté et les souverains avisés, comme Henri II Plantagenêt, à interdire ce genre de manifestations. L'Eglise y voyait une réminiscence d'amusements suspectés de paganisme. Des papes allèrent même jusqu'à refuser une sépulture en terre consacrée aux chevaliers y étant morts et à excommunier des participants aux tournois. Les rois d'Angleterre, par ailleurs, virent parfois dans ces rassemblements de la fine fleur de chevalerie des occasions d'agitation contre la Couronne. Il reste que bien des souverains prirent plaisir à participer à ces tournois, et en organisèrent.

Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les tournois tendent à devenir l'occasion de manifester son appartenance à un groupe social, à un niveau de fortune, et d'affirmer la puissance et l'ancienneté de son lignage. L'usage veut aussi que le prince ou le grand seigneur honorant de sa présence un tournoi soit largement gratifié de dons. A cet égard, rappelons que le don est une valeur essentielle de la communication entre lignages.

A la fin du tournoi, le seigneur qui en a pris l'initiative doit tenir « table ouverte » pour festoyer et honorer ses invités. Citons, en guise de conclusion, ces quelques vers savoureux extraits des Œuvres poétiques de Christine de Pisan :

Quant levez de table  
Fumes, menestrelz, cornerent,  
Et de danser s'ordonnerent  
Compagnons de noble sorte ;  
N'y a celui qui n'y porte  
Riche habit de broderie  
Tout semé d'orfavrerie  
D'or et d'argent à grans lames  
Et d'une livrée dames  
Vestues veissiez ; pareil  
Se mettent en appareil  
Pour dancier joliment.

*HORSE RACING IN ENGLAND C. 1830-C. 1860 :*  
*THE DEVELOPMENT OF A « NATIONAL » SPORT*

by Emma EADIE

graduate historian at St. John's College, Oxford

Dans son deuxième numéro, *L'Emoi de l'Histoire* est heureux d'accueillir les travaux de jeunes historiens de l'université d'Oxford, avec laquelle l'association envisage une collaboration étroite.

Ainsi, à notre manière, participons-nous à la construction d'une Europe culturelle. De la sorte, nos pages sont ouvertes aux étudiants en langues étrangères, qui, par leurs traductions, rendront les articles accessibles au public français.

What I intend to do is highlight some of the ways in which the new rail system contributed to the development of racing as an increasingly commercialised sport.

By 1838 it was possible to travel, at least part of the way, by train, to Epsom, Ascot and Doncaster, although the Southampton Railway Compagny so underestimated the public response to their Vauxhall to Kingston-on-Thames service on Derby day, and thence by coach to the Epsom Downs, that, unable to squeeze onto the last train of the morning, a large crowd, of some hundreds at least, rioted, and the police had to be called in to maintain some degree of law and order. It was not until 1840, when the line made it as far as Swinton, a mere 8 miles from the town that the benefits of rail travel to Doncaster became apparent. Until then the Great Northern Road had been thought as convenient, 1840 also saw York connected by rail to London. In 1842 «Bell's» could write, with

special reference to Chester that « among the many changes which railways have effected, perhaps none is more striking than that produced on many of our race-meetings ». Chester did particularly well here, being within easy reach of both sporting north and south, it moved from being a meeting of interest only to the nord-west racing, and Manchester betting, fraternities to one of national concern. The Chester Cup was second only to the Derby in the diary of the racing man. Goodwood was rather more difficult to reach: by 1843 one could still only get as far Fareham, 20 miles from the course; but in 1846, the Brighton to Chichester Railway brought hundreds to a Goodwood many thought would necessarily become a little less glorious. In 1847, both Epsom and Doncaster were placed on the railway map; and in 1850 the Great Western Railway Company extended their line from Slough to Windsor for easier access to Ascot, although in 1846 they had become the first rail company to sponsor a race. « Bell's » thought the Great Western Stakes with 300 sovereigns added was « as it should be and... but a fair return for the high profits in which they have heretofore been such ample participants ». Ascot being Ascot though, those as wanted still had the option of the South Western Railway's more scenic route via Sunninghill and Virginia Water.

Before 1838, even bearing in mind Lord George Bentinck's fortuitous invention of the horse-box, the majority of horses had to walk to the course before competing in any race. Such walking necessarily limited their field of action. In 1819 John Scott spent a fortnight walking « Filho da Puta » from Middleham, in North Yorkshire, to Newmarket, for a match with the locally trained « Sir Joshua » and a fortnight walking him home again after he had been beaten.

Not surprisingly then, when movement was so limited, there were a good many more meetings in 1829 — 133 at 121 venues, than thirty years later, in 1859 — 119 at 102 venues.

But that does not mean that there was less racing in 1859, rather perhaps that it was becoming more concentrated

— racing was now the only attraction of the afternoon, not one of many as had often previously been the case.

1829 saw 337 racing days and 1 136 races, which averages out at 3.4 races per day. In 1844 there were 288 racing with 1155 races at an average of about four per day (27); by 1859 there were 249 racing days, 1406 races, 5.6 races per day (28). There were also more runners per race.

The most noticeable feature of these figures is that all the increase takes place between 1852 and 1859, which would suggest that those forces tending to change, only really start to operate to any great effect in the 1850s.

Horses were also running with greater frequency by 1859 — Whereas in 1829 a horse ran between 3 and 4 races per year, in 1859 he was expected to make 6 outings. I rather suspect that in 1829 a considerable number of horses who found their way into the « Racing Calendar » did active service elsewhere — as hacks, even as hunters. The « improvement in the breed of the horse » became an increasingly important concern of racing men throughout the nineteenth century, and not merely as a sneaky technicality with which to win a race in the Steward's room, and the presence of a « cocktail » horse, one not purely bred, became ever more undesirable. The perfect winning race-horse is not, as Devereux pointed out, much good for anything else: swift he may be, but not necessarily sound. Racing had to become increasingly specialised as the race-horse became increasingly useless off the race-course.

The railways had their part to play in these developments. A certain facility of movement would enable horses to run a little further afield, at those meetings perhaps with « better » races, a better standard of competition, by the late 1840s, one could even start talking of better prize-money. The majority of meetings held in 1829 which had fallen by the wayside by 1859 were either hunt meetings or small country meetings with no more than 3 races per day.

Let York serve as an example. In 1839 York races were of quite monumental insignificance. A « very thin attendance »

saw a poor programme stretched somewhat optimistically over three days. Serious racing men preferred the attractions of Liverpool: the « fashionables » were simply not there. In 1840 things seemed to be slightly better, but the talk was all of what the meeting had been, and of what it could be: « It is the opinion of many sporting men that if exertions are made, it is still possible to restore the August Meetings to the pre-eminence they held for so many years, when York was the place of resort of all the principle families in the county ».

By 1843 « great exertions » had been made and « the attendance of company on the course each day denoted that York race were again — what they are entitled to be — the object of attraction to all lovers of British turf sports ». By 1846 the meeting had established itself as an important betting event preliminary to the St. Leger. In 1851, with the prospect of a return match between « Flying Dutchman » and « Voltigeur » both northern owned horses, hugely popular classic winners, a spring meeting was inaugurated; August saw « an extent of sport surpassing anything seen on the Knavesmire in our time ».

The recovery had been well-planned. In 1842 « a numerous body of influential gentlemen formed a committee and adopted measures for again rendering them (i.e. York races) the resort of the affluent » — race-meetings had always to concern themselves with the « affluent ». The most significant of these measures was the appointment of Richard Jacques as full-time Steward, with full responsibility for running the meeting. The business of enjoying oneself was becoming increasingly serious. Prize-money was increased and the meeting was never to exceed three days. Far greater attention was paid to attracting polite society — impolite society did not pay — the Grandstand was totally refurbished, rendered increasingly comfortable for ladies: an attempt to make the sport a little more respectable perhaps. The York committee was amply rewarded: trains from London to York were full of betting men in August. From the 1840s on the meeting was a perfectly acceptable reason for interrupting one's grouse shoot.

The re-organization of the meeting was probably more fundamental to York's success than the relatively easy transport thereto. Chester would not have attracted the crowds it did without the Cup. Had its potential as a handicap race, and as a bookmakers' benefit not been spotted there would have been no big meeting. Incidentally, the handicapping at Chester was known to be unusually fair. Before Admiral Rous assumed the duties of a national handicapper, the process was rather open to abuse. The trainer, John Day compiled the handicaps at his own local meeting of Stockbridge. The point is that while the railways made the execution possible, while they guaranteed Chester and York's popularity, without other factors, there would have been nothing worth executing.

The question of giving the public what it wanted presumably had its part to play in the increased popularity of handicap and shorter races. Admiral Rous, although only a Captain at the time, pointed to the decline of the match, the total antithesis of the handicap race I suppose, — the principle of handicapping was involved, but the contest was restricted to two horses only. The spectators most probably did not feel that they had received full value for money after watching one. The match represented racing very much as it had been when the owners had only had themselves to please.

Handicaps were not universally popular with knowledgeable racing men, for all Rous' claim that « handicapping, on a large scale, with the idea that you can bring one hundred horses within the length of a room at the end of two miles, is a beautiful theory ». Reducing all horses, the outstandingly good and the unbelievably bad, to one level of performance ran clean contrary to that professed aim of improving the breed, and even the Admiral would admit that handicap races provided ample opportunities for cheating. Horses were run with no intention of winning, simply to secure a more generous weight for a more lucrative outing. They did though, provide exciting finishes, far more so than any match, and far more interesting betting markets : « Leviathan » David could never

have made an £80,000 book on a Newmarket match. And incidentally, the outstandingly good did run against the unbelievably bad. Horses of a far higher calibre ran in handicaps in the mid-nineteenth century than do now. Both « Harkaway » and « Nancy » were the highest ranked horses of their respective years ; neither had raced other than in a handicap.

This « commercialisation », this bowing to the whims of the spectator when that spectator was not obviously paying for the privilege may seem incongruous, and it is true that these developments quickened in the 1870s when Sandown Park, in 1875, and Kempton Park, in 1878, opened, near London and fully enclosed, where you had to pay to watch any racing. But the men who ran race-courses were dependent on paying customers long before Sandown Park.

In the first place there was the ground-rent from the race-course booths, peddling food and drink, fortune tellers, E.O. tables or, the lowest of the low, thimble-riggers. Along with parking spaces for carriages of all kinds this could be a lucrative source of income. In 1836, the administration of Ascot race-course came in for some sharp criticism. The Master of the Buckhounds managed to sort things out satisfactorily by 1837, but, in discussing the finances of the Royal Meeting, it was suggested that one charge twenty pounds for each carriage wishing to park along the side of the course ; twenty pounds for each gaming marquee and twenty pounds for the refreshment stalls. In the evidence he gave to the Commons Select Committee of 1844 on Betting and Gaming. Timothy Barnard, the manager of Epsom races, admitted that gaming booths, of all the attractions common to the race-course, paid the highest ground-rents ; Epsom received at least £200 from them each year. It is only reasonable to assume that stall-holders would be willing to pay higher rents at those courses where they knew attendances, and therefore business, would be better.

Long before the inauguration of fully enclosed meetings on the outskirts of London, it had been possible for some race-goers to pay for a little more comfort. The idea worked best

at Goodwood, where Lord George Bentinck aimed to please his type of sportsman — and woman — with efficient sport and some luxury. What with the house party at Goodwood — regularly numbering over forty, the Dutch Royal Family being particularly welcome — « the aspect was that of a splendid fete, to which the stars of the « beau monde » had been invited, and come », the whole, « far exceeding in agreeable effect anything we have ever witnessed, even at the celebrated assemblages in Chiswick or Devonshire House Gardens ». One had to pay for such facilities : five shillings admission to the Grand Stand and seven shillings and sixpence on Cup Day, « to many a tax of no small importance ».

Some of that money found its way into the hands of winning owners, although most winning owners would agree, not enough.

The breeding, or buying, and training of a stable of race-horses was no cheap business. Lord George Bentinck reckoned to spend £40,000 per annum on maintaining his position as « Lord Paramount of the Turf ». Certainly Bentinck was extraordinary in the extent of his racing interests, and somewhat extravagant in their pursuit, but it must be clear that, with not even prize-money as an incentive, racing as a pastime was necessarily restricted to the rich or the dishonest — and to be quite sure one might have to cheat. Even « gentlemen » cheated, although it is doubtful whether they saw it in such a light.

Charles Greville was under no illusions as to the tone of the generality of racing transactions : « a moral and intellectual disease » and « neither more nor less than a system of plunder ». And he was certainly quince to condemn what he saw as the villainy of Lord George Bentinck. However when accused of foul play, when buying the Derby candidate ; « Canadian », against whom he had laid alot of money, and not allowing him to run in the race, he rallied, to his own defence : « I did that which according to racing practice I had a perfect right to do and which everybody does and which nobody on the turf

considers in the least unfair... to bet against a horse whom I knew to be fame, but which the person I betted with did not know. »

In some respects, the sport was hauling itself into a state approaching efficiency. I have already mentioned the appointment of professional clerks of the course. Dorling at Epsom, was so successful that by 1852 he was running Brighton races as well. In 1848 John Hibburd was appointed to start the races at Doncaster — he already officiated at Newmarket, Epsom and Chester, among other meetings, and whilst the appointment might be calculated to cause some ill-feeling from Mr. Birley, the present incumbent, it was said of Hibburd that « he is the only person who exercises a proper authority over the jockeys ». Such, an authority was probably necessary : « Mameluke's » defeat in the 1827 St. Leger was, in part at least, attributable to the twenty-six false starts which the rival jockeys contrived. The 1840 Daks saw 15 false starts ; someone calculated from that the fillies had run two miles before the race had even started.

Professional fudges and clerks of the scales also found themselves officiating at meetings around the country. The main hindrance to all this efficiency was, perhaps not surprisingly, the Jockey Club. In 1850 they turned down Hibburd's request for a little reimbursement for travelling to Yorkshire once a year.

The meetings which I have studied, with the one exception of Newmarket were organized with the aim of attracting as many paying customers as possible. It is probably worth suggesting that the paying customers were becoming increasingly difficult to please. Racing was only one leisure pursuit which became increasingly available with the advent of the railways, and indeed their arrival changed, for some at least, the whole pattern of attending race-meetings.

By 1859, horses were racing more often and somewhat further afield. The gruelling campaign pursued by James Mer-ry's magnificent two-year-old, « Thormanby » took him to North-

ampton, York, Epsom, Chester, Ascot, Goodwood and Newmarket. But what is still striking is that, of the horses I have studied, for the most part northern horses raced in the north, only venturing south for major prizes — F. Watts' « Souvenir » only came down for the Epsom Derby, although he raced extensively in the north : Kelso to Liverpool is not a negligible distance. Southern horses only travelled north for the Doncaster St. Leger, the Chester meeting, York or Liverpool. Sir Joseph Hawley's mare, « Madame Eglantine » ran twice at Doncaster in September, but that apart did not venture further north than Newmarket ; Hawley was a rich man who took his racing seriously. William Day's three-year-old, « The Promised Land » also ran at Doncaster. Epsom Goodwood and Newmarket Still. Mr. S. Williams' « Hop Merchant » ran at Oxford on August 28th and in Derby on September 1st. Mr. Williams may have had a professional interest in the turf, but I know nothing about him, and could not say for sure. More typical perhaps, is Mr. Stamford's six-year-old, « Indulgence », who ran at Harpenden, Chelmsford, Ascot, Hampton, Odiham, Lyndhurst, Wenlock and Dover. Obviously, it would be somewhat rash to formulate a theory from twenty or so horses. But it would still seem that north and south were keeping largely apart, special occasions excepted.

Racing became an increasingly « national » sport, perhaps principally in the way that the south — and in these terms one would mean primarily Newmarket, Hampshire and Manton — dominated the whole concern. Whatever other changes have occurred on the turf in the past 130 years, that is still the same.

(Extracts taken from a Seminar paper of the same title)



# LES CARNETS DE CLIO

---

## LA SUBSTANTIFIQUE MOELLE

### MAUPASSANT : VISIONS D'UNE GUERRE

par Nathalie QUÉANT

étudiante à l'université de Paris-IV

« Pourquoi ne jugerait-on pas les gouvernements après chaque guerre déclarée ? », écrivait Maupassant dans sa préface de 1889 à *La Guerre* de Vsevolod Garchine.

L'ami de Flaubert haïssait la guerre. Il haïssait « sa » guerre. Il avait en effet vingt ans lorsqu'il participa au conflit de 1870. Désastre total. La France n'est pas prête quand, le 19 juillet 1870, elle déclare la guerre à la Prusse. Une série de défaites s'ensuit avant que l'armée française ne soit écrasée à Sedan le 1<sup>er</sup> septembre, et que les Prussiens occupent le territoire. L'une des conséquences ? La société de l'après-guerre, désabusée, se détache des valeurs qui, telles la morale ou la religion, lui étaient chères.

Journaliste, chroniqueur et écrivain, Maupassant fut un témoin privilégié de son temps. C'est par l'étude de ses nouvelles que nous tenterons de présenter ici les visions qu'il nous propose sur la guerre de 1870.

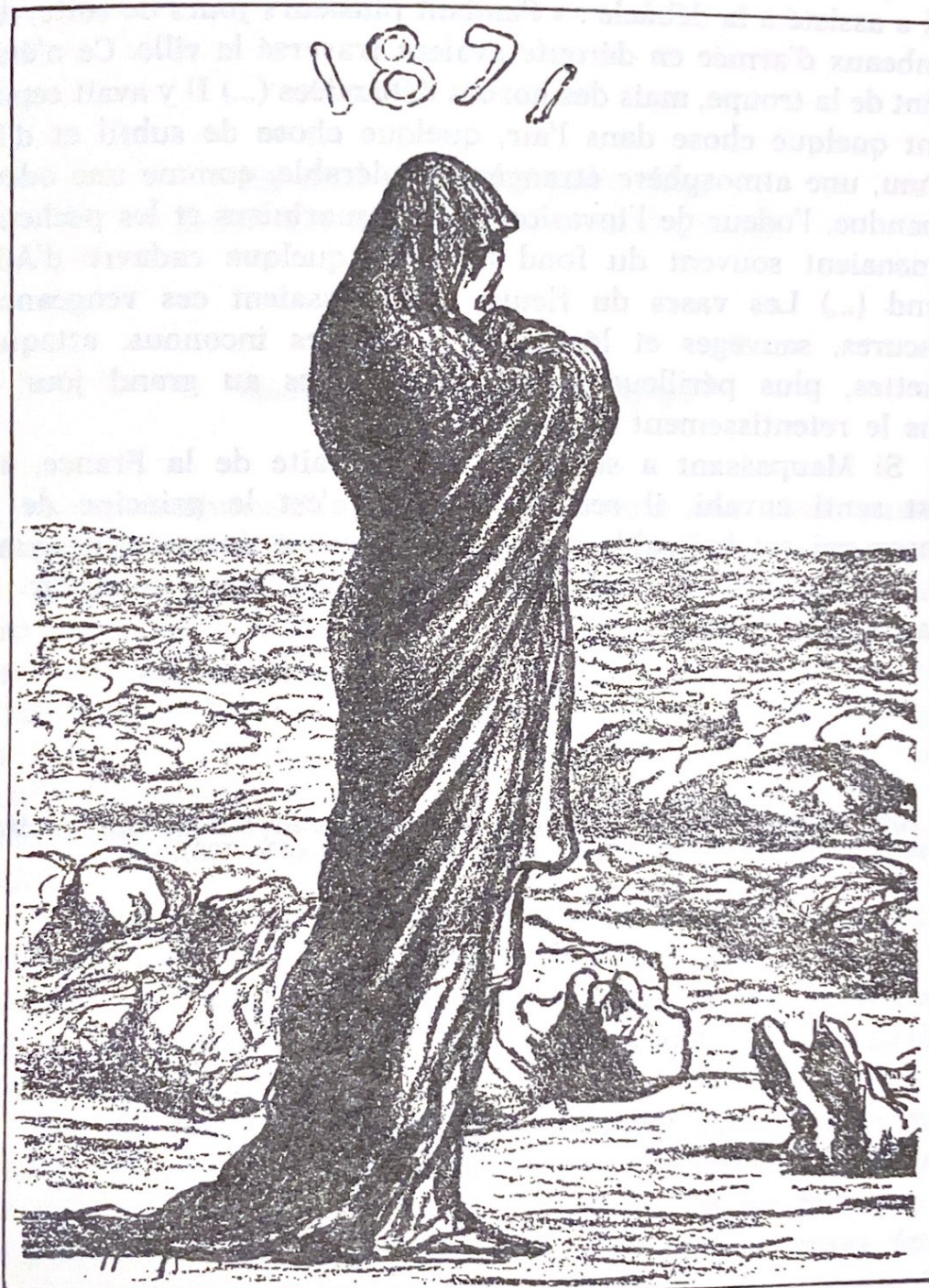
Huit des quelque trois cents nouvelles de l'écrivain ont pour cadre cette guerre ; ce qui, somme toute, est fort peu.

Maupassant s'attache surtout à nous révéler comment les Normands vivaient l'invasion prussienne — Rouen fut occupée par les vainqueurs le 4 décembre 1870.

Comment Maupassant voit-il les Prussiens ? Généralement, les Prussiens de ses nouvelles ne sont pas haïssables, parce qu'eux aussi subissent — mais il est vrai qu'ils ont l'avantage d'être victorieux. Si certains profitent de leur suprématie — mais n'est-ce pas là le propre de l'homme ? —, d'autres savent au contraire se montrer humains (*Le père Milon*). Les paysans de l'époque, eux, détestent davantage le Prussien parce qu'il est étranger qu'à cause de sa victoire.

Maupassant a cotoyé les Normands ; il a vécu la débâcle. Aussi ses nouvelles ne sont-elles pas pure fiction. Celle qui lui apporta la notoriété, *Boule de Suif*, prend sa source dans une histoire vraie. Ce récit parut en 1880 dans *Les soirées de Médan*. Ce recueil collectif de nouvelles inspirées de la guerre faillit s'appeler *L'invasion comique* : titre ô combien révélateur de l'opinion qu'avaient les intellectuels de l'époque sur ce désastreux conflit ! *Boule de Suif* doit donc sa naissance à une histoire : celle d'une prostituée, Adrienne, Annonciade Legay, qui avait mis un drapeau noir devant sa porte à l'arrivée des Prussiens. L'un des notables — qui ne voient quant à eux en la guerre qu'un moyen de s'enrichir, et qui sont prêts à collaborer pour sauvegarder leurs intérêts —, Carré-Lamadon, serait le maire de Rouen, M. Pouyer-Quertier.

Ici se dessine le thème central des nouvelles de Maupassant sur la guerre : le patriotisme. Il en distingue deux sortes : le patriotisme véritable, car désintéressé — attribué le plus souvent à la « prostituée au grand cœur », thème assez banal de la littérature —, et le patriotisme « personnel ». Le sentiment se manifeste en effet chez les paysans, bourgeois ou même religieux, dès que leurs valeurs ou leurs intérêts sont menacés. L'écrivain s'attache plus à conter les drames individuels — et ignorés — causés par la guerre que les désastres collectifs. C'est au travers de petites anecdotes (*Deux amis*) qu'il nous expose l'atrocité de la situation.



*Epouvantée de l'héritage, gravure de Daumier.*

Ses nouvelles présentent une réalité historique, car elles sont parsemées de phrases qui témoignent du vécu d'un homme qui a assisté à la débâcle : « Pendant plusieurs jours de suite, des lambeaux d'armée en déroute avaient traversé la ville. Ce n'était point de la troupe, mais des horbes débandées (...) Il y avait cependant quelque chose dans l'air, quelque chose de subtil et d'inconnu, une atmosphère étrangère intolérable, comme une odeur répandue, l'odeur de l'invasion (...) Les mariniers et les pêcheurs ramenaient souvent du fond de l'eau quelque cadavre d'Allemand (...) Les vases du fleuve ensevelissaient ces vengeances obscures, sauvages et légitimes, héroïsmes inconnus, attaques muettes, plus périlleuses que les batailles au grand jour et sans le retentissement de la gloire ».

Si Maupassant a souffert de la défaite de la France, s'il s'est senti envahi, il reconnaîtra que c'est le principe de la guerre qui est haïssable avant tout, à cause de ses conséquences. Qu'aurait-il dit s'il avait assez vécu pour connaître la Grande Guerre ?

Bibl. Nathalie Quéant, *Recherches sur les nouvelles de Guy de Maupassant*, mémoire de maîtrise, université de Paris-IV, 1987.

## UN MOUVEMENT ORIGINAL DANS LA RESISTANCE FRANÇAISE

par Nicole PLÉ

étudiante à l'université de Paris-IV

Le mouvement *Libérer et fédérer* tient une place particulière et originale dans l'histoire de la Résistance française.

Il se distingua en effet des autres mouvements clandestins, non par sa structure ou son mode d'organisation, mais par son rayonnement et l'idéologie qu'il développa. La zone d'influence de *Libérer et fédérer* ne dépassa en fait pas la région de Toulouse : le mouvement fait donc figure de petite organisation lorsqu'on le compare à d'autres s'étendant sur l'une des deux zones, tel qu'en zone sud : *Libération sud*, *Combat* et *Franc tireur*.

L'inspirateur du mouvement fut Silvio Trentin, exilé italien, socialiste d'esprit proudhonien. Celui-ci eut une profonde influence sur l'esprit et le contenu idéologique du mouvement, mettant l'accent sur les thèmes d'autonomie, de décentralisation et de fédéralisme.

Par ailleurs, la fondation du mouvement peut paraître assez tardive : le premier numéro du journal « *Libérer et fédérer* » est daté du 14 juillet 1942. Ce retard est dû au fait que les dirigeants du mouvement tentèrent d'abord une autre forme de résistance, qui s'inscrivit dans la fondation du « réseau Bertaux ». Ce réseau eut une existence assez brève : de janvier à décembre 1941.

Existence brève du « réseau Bertaux », mais essentielle pour les fondateurs de *Libérer et fédérer*. Très vite démantelé, le réseau constitua une première expérience de la vie résistante, mettant l'accent sur les écueils à éviter pour ne pas tomber dans les « filets » de la Gestapo et de la police vichyssoise. Le « réseau Bertaux » n'en fut pas moins un organe important de la Résistance ; s'il ne compta qu'une quinzaine de membres, il fut le premier à entrer en contact avec les agents de la France libre et à organiser des parachutages en zone sud. Le nom du réseau se référait à celui de son fondateur, René Bertaux, ancien élève de l'École normale supérieure et qui allait devenir, lors de la Libération, commissaire de la République pour la région de Toulouse.

Le « réseau Bertaux » fut démantelé le 11 décembre par la police judiciaire de Vichy. Commença alors pour les membres du réseau restés en liberté une période de réflexion. Deux choix se présentaient : soit rejoindre l'un des trois grands mouvements de la zone sud, soit fonder un nouveau mouvement. La première solution n'était guère tentante : rejoindre l'un des mouvements déjà existants aurait signifié la reconnaissance de la tutelle de Londres et de la France libre — ces mouvements ayant comme en-tête de leurs journaux : « Un seul chef de famille, un seul combat pour nos libertés ». Cette condition apparaissait inacceptable aux amis de Sylvio Trentin qui désiraient avant tout préserver leur indépendance. On créa donc *Libérer et fédérer*.

Le nouveau mouvement ne comptait pas dans ses rangs que d'anciens socialistes militants ; il faut signaler la présence d'un ancien militant communiste, Gilbert Zaksas, et des militants du syndicalisme chrétien tel que Gaston Vanhove.

A la fois proche et différent du Parti socialiste, *Libérer et fédérer* se proposait de transformer les thèses socialistes, d'instituer un parti révolutionnaire, d'étendre le parti tant vers les communistes que vers les catholiques. Son programme se résumait dans son nom. « Libérer », c'était libérer la France et l'Europe de l'expansion du fascisme et du nazisme, libérer la France du capitalisme. « Fédérer », c'était d'une part établir en

France une structure fédérale, en fédérant les ouvriers, les paysans, les techniciens et les intellectuels afin qu'ils gèrent ensemble la production, et d'autre part établir les Etats-Unis d'Europe en fédérant les états européens pour éviter le retour à de nouveaux conflits. *Libérer et fédérer* avait sa philosophie propre. Le projet politique du mouvement s'exprimait le plus souvent dans des articles du journal clandestin. Celui-ci était à la fois une œuvre de combat et un instrument de diffusion de la pensée. Il apportait des nouvelles, des consignes, révélait ce que cachait la presse officielle.

Le premier numéro porta le sous-titre : « Organe du mouvement révolutionnaire pour la libération et la reconstitution de la France » exprimant le programme du mouvement. Il se donnait pour objectif d'établir une France nouvelle à la Libération. Il s'agissait avant tout de ne pas renouveler les erreurs du passé. La III<sup>e</sup> République était sévèrement critiquée, de même que le Parti socialiste à qui il était reproché de n'avoir su entamer la révolution en 1936. Les opinions politiques exprimées par *Libérer et fédérer* étaient proches de celles de la gauche révolutionnaire de Marceau Pivert. La tâche essentielle que se fixait le mouvement était de préparer la révolution. Celle-ci devait être avant tout l'émanation du peuple : « Le régime politique, économique, et social de demain doit donc, non seulement être créé pour le peuple, mais par le peuple » (*Libérer et fédérer* de mai 1943, n° 9) ; « Le gouvernement révolutionnaire devra en même temps donner à la France une nouvelle armature économique, politique et sociale, qui supprime l'exploitation de l'homme par l'homme, assure la gestion de l'économie dans l'intérêt du peuple et garantisse à chaque individu le plein épanouissement de sa personne par la participation effective aux différentes activités et responsabilités sociales et aux diverses familles spirituelles et professionnelles de la nation, la coordination de leur activité et le développement de leur solidarité dans le maximum de respect et d'autonomie » (14 juillet 1942, n° 1, article *Notre programme d'action*).

La deuxième étape devait consister en l'établissement d'un système fédéraliste en France, comme nous l'avons déjà précisé. L'idée d'un pouvoir supranational était ainsi conçue, devant permettre d'éviter de nouvelles guerres.

Le mouvement *Libérer et fédérer* s'affirma donc par son originalité : originalité sur le plan géographique, puisque son influence ne dépassa pas la région toulousaine ; originalité idéologique, avec des idées empruntées à la fois à la gauche révolutionnaire d'avant-guerre et au socialisme proudhonien ; idées qui ne faisaient pas l'unanimité parmi les résistants et ne correspondaient pas à la réalité.

Le mouvement s'acheva avec la Résistance, pour laquelle il était né.

Bibl. Nicole Plé, *Le mouvement de résistance « Libérer et fédérer » à Toulouse (1942-1944)*, mémoire de maîtrise, université de Paris-VII, 1987.

## LA CHRONIQUE D'ALBERIC FROISSART :

### *ENTRE LE PASSE ET LA MODERNITE, LES TRANSFORMATIONS TECHNOLOGIQUES ET L'ART*

par Albéric FROISSART

étudiant à l'Ecole du Louvre

Parmi les grandes dates qui marquent notre XIX<sup>e</sup> siècle, 1848 est l'une des plus importantes, signifiant la fin de la monarchie en France et de toute une époque dont 1789 avait déjà sonné le glas.

Or — et tel sera notre propos —, on a peine à imaginer à quel point les soubresauts qui ont secoué ce siècle se sont répercutés sur les réalisations artistiques, à quel point celles-ci sont le reflet d'une progression incessante de mouvements d'idées tous plus audacieux les uns que les autres, et des progrès technologiques extraordinaires, comme la machine ou la photographie.

Les quelques années qui précèdent cette date fatidique voient la naissance des grandes inventions technologiques qui vont bouleverser toutes les infrastructures, le développement de la machine. Ainsi en vingt ans, de 1835 à 1855, voit-on la création du téléphone, du télégraphe, du timbre-poste. Le premier train fait son apparition en 1825 en Angleterre. L'industrie, dotée d'un outillage révolutionnaire, bouleverse les conditions de la vie économique et artistique.

Toute chose a son contraire ; aussi à tout progrès s'opposent des esprits conservateurs qui refusent les évolutions artistiques et se laissent bercer par la production apaisante et léchée des peintres académiques, dont les sujets reposent encore sur la mythologie, l'Antiquité et autres fables.

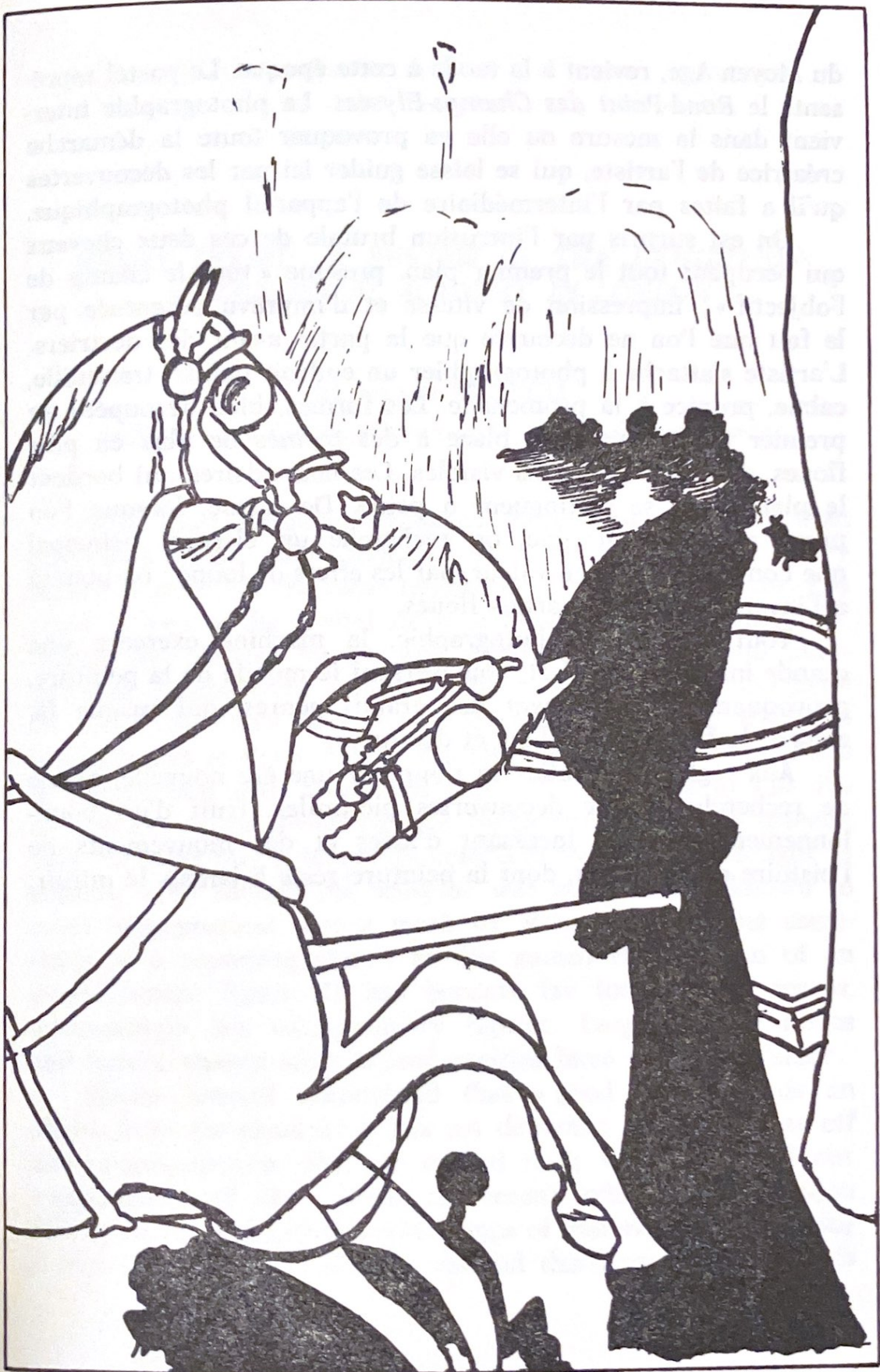
1848 est aussi, ne l'oublions pas, la date retenue pour la présentation des collections du musée d'Orsay. Le XIX<sup>e</sup> siècle ne commence qu'à cette date. Il aura duré moins de cinquante ans !

Il correspond tout d'abord au développement du réalisme. Car comme le dit si bien René Huyghe : « La science entendait désormais prendre en charge l'avenir total de l'humanité et ses progrès ; elle exigeait à la fois que l'art se pliât à ses méthodes d'observation objectives et épousât son ambition de résoudre le problème social posé par les progrès mécaniques. » Après 1848, la peinture prend un accent réaliste et social, épousant la classe nouvellement créée, le prolétariat.

Courbet, dans sa toile *L'enterrement à Ornans* (1849), actuellement au musée d'Orsay traite, en un format gigantesque jusqu'alors réservé à la peinture d'histoire ou d'un autre grand genre, un sujet jugé scandaleux par les classiques : le simple déroulement de funérailles, où se mêlent, en un pieux mélange, autorités religieuses et juridiques, notables, bourgeois et paysans ; Courbet met l'accent sur la vérité des personnages, sur leur fatigue, leur abrutissement au travail. Daumier suivra la vision de Courbet dans la description sans concessions du petit monde des villes. Millet, quant à lui, s'attache à dépeindre la classe paysanne dont il est issu, à travers *L'Angelus* ou *Les Glaneuses*.

La génération qui va succéder à Courbet et aux premiers réalistes va préciser cette donnée réaliste, mais cette fois au niveau optique, en cernant le problème pictural. Le sujet commence déjà à disparaître au profit de la couleur et de sa décomposition par la lumière.

La photographie, invention capitale du XIX<sup>e</sup> siècle, va provoquer une libération des contraintes académiques du salon, favorisant la création d'autres mouvements. Nous aimerions illustrer notre propos par un tableau : un pastel exécuté en 1889 par Louis Anquetin, peintre dont le principal mérite fut de mettre en avant le « cloisonnisme », c'est-à-dire la réalisation d'œuvres où formes et couleurs s'expriment dans des aplats bien définis, sous l'influence du vitrail dont la technique, issue



du Moyen Age, revient à la mode à cette époque. Le pastel représente le *Rond-Point des Champs-Élysées*. La photographie intervient dans la mesure où elle va provoquer toute la démarche créatrice de l'artiste, qui se laisse guider ici par les découvertes qu'il a faites par l'intermédiaire de l'appareil photographique.

On est surpris par l'intrusion brutale de ces deux chevaux qui occupent tout le premier plan, presque « tout le champ de l'objectif » ; impression de vitesse et d'imprévu accentuée par le fait que l'on ne découvre que la partie avant des destriers. L'artiste s'attache à photographier un endroit public, tranquille, calme, propice à la promenade. Les formes, bien découpées au premier plan, vont faire place à des formes de plus en plus floues, de moins en moins visibles. Les lampadaires qui bordent le plan d'eau se distinguent à peine. De même, lorsque l'on prend une photographie, on recherche un élément principal que l'on mettra plus en valeur, par les effets de loupe ; on pourra à l'inverse éviter les parties floues.

Tout comme la photographie, la machine exercera une grande influence sur l'art, bouleversant le monde de la peinture, provoquant l'effondrement des grands genres, qui jusque là, avaient la faveur des salons et des jurys.

Aux règles préétablies va s'opposer une ère nouvelle, pleine de recherches et de découvertes picturales, fruit d'un bouillonnement toujours incessant d'idées et des mouvements de l'histoire des hommes, dont la peinture reste à jamais le miroir.

*HENRY MOORE : A REVIEW OF THE EXHIBITION  
AT THE ROYAL ACADEMY IN LONDON*

by Naomi STUNGO

undergraduate reading History at St. Huelis College, Oxford

With more sculpture exhibited throughout the world than any other artists, either living or dead, the British artist Henry Moore is probably the most famous contemporary sculptor. His work is seen in the capital cities of most of the western world. During his lifetime Moore won numerous national and international commissions — among the most important, the brief to create the main sculpture displayed outside the UNESCO headquarters in Paris. Moore has also, not infrequently, worked in conjunction with prominent architects. The case of I.M. Pei is typical; when designing the Singapore bank, Pei insisted that the state buy a Moore to complete the effect he sought to achieve, even though the sculptor was previously unknown to most Singaporeans. For a work by Moore has become something of a crowning glory; he has gained the position of an establishment figure. It has become far too easy to accept, unthinkingly, his extraordinary figures. Large organic forms and female shapes with hollow cavities have become familiar.

Moore himself maintained that « good art demands an effort from the observer ». His art demands that we throw off our preconceptions, that we extend to it what he called our « experiences of life ». What the recent exhibition in London did, by bringing together a wide range of material and displaying it in a chronological manner, was aid this process, making his

work more accessible. The superb collection of sculptures, drawings and maquettes — some of which had never been exhibited before — clearly reveals the development and devotion of Moore's ideas. The exhibition is equally a tribute to the fertility of his imagination. Playing upon certain recurring themes — such as the links between internal and external forms and the bond between mother and child —, he would subtly alter and abstract them, but never to the point at which they could have become impossible to recognize.

It seems somewhat ironic that we should need to learn to understand Moore's work. For his underlying philosophy was the belief that « there are some shapes to which everybody is subconsciously conditioned. » He believed that by reducing representational art to the very simplest forms one can express the vital qualities of the subject, those qualities that make it what it is and not something else. He strove to capture what he saw as the « spirit » of his subjects. Moore turned his back on traditional Western art which he found superficial, despite its obvious technical expertise. His aim was not to make his pieces look like « flesh and blood », an approach he dismissed as « coming down to the level of a stage conjuror ». Instead Moore looked to Primitive art, inspired by Mexican and Egyptian sculpture that he saw in the British Museum. His earlier works reveal very clearly this influence. The theme, however, runs through all his work. For in Primitive art he found the immediacy of impact that he sought. Unlike the bulk of Western art, which he believed pleased only the senses, Primitive art forms strove to appeal to the emotions. Moore tried to emulate this approach. In his work the female figure is often reduced ; women become long languorous forms with tiny spherical heads, their torsos pierced with holes where their breasts should be, their legs frequently merging into a fish-like tail. And yet such figures are obviously female ones. The exhibition shows clearly the stages through which Moore progressed towards the abstract. This enables one to appreciate those aspects in his art that might previously have been overlooked.

The numerous drawings included in the exhibition are particularly helpful in this, for they allow one to see how Moore developed his ideas. Whole sheets are shown from his sketch books in which he plays with different shapes and ideas. They also, however, reveal Moore to have been a lively and highly skilled draughtsman, with an excellent awareness of colour. This for me was the greatest discovery of the exhibition: the drawings are displayed essentially to compliment his sculpture, yet they stand in their own right too. It was in fact his « Shelter Drawings » — a series of sketches of like in the shelters that were constructed in the London underground during the second world war — that first brought Moore to the attention of the British public in general. It was a subject matter to which many would respond on an emotional level — exactly what Moore was trying to get his audience to do. The haunting figures huddled asleep under blankets, drawn in greys and harsh limes and yellows to capture the unnatural effect of the fluorescent lighting, leave an eerie and lingering impression, as do many of his other pictures. They also succeed in retaining the grandeur and poise of the large sculptures. The balance and harmony between figures is beautiful. Moore seems to have an innate sense of space and proportion.

One leaves the exhibition feeling extremely satisfied. His works, in all media, have a grace and profundity. The exhibition is well lit and sensitively laid out so one sees Moore's art to its best advantage. And he really does succeed in breaking down one's preconceptions about what art should look like. As I left, I found myself seeing the world in a new way; Mooreish shapes appeared all around me that I had never seen before.

**INEDIT :**

## UN HOBEREAU DE PROVINCE A L'AUBE DU SECOND EMPIRE

*Charles Louis Marie Croiseüil de Chateaurenard est né à La Roche-Guyon en 1783, d'une famille qui, après avoir servi à Boulogne-sur-Mer dans l'entourage des ducs d'Aumont, avait fait fortune à Saint-Domingue.*

*Après la révolution de 1791, dans l'île, elle se trouve ruinée et rentre à La Roche-Guyon, où elle a conservé une résidence.*

*Charles Louis Marie commence à Paris une carrière de financier, puis sert aux Armées en qualité de payeur ; on le trouve en 1808 en Espagne, puis en 1815 auprès du maréchal de Grouchy.*

*De 1817 à 1847, il est au ministère des Finances à Paris, puis se retire à La Roche-Guyon, où il meurt en 1852.*

*Il tenait quotidiennement son journal.*

*Les années 1849, 1850 et 1851 ont été conservées.*

*Au long de ces pages, c'est la peinture de l'existence provinciale d'un hobereau, partagée entre la chasse, les salons et un contact maintenu avec la capitale.*

*Vie très simple et paisible, empreinte d'une franche convivialité, qui ne méconnaît pas pour autant les principaux événements contemporains, comme en témoignent nombre des extraits que nous avons choisis.*

*Ce document, tiré d'archives privées, est à la disposition de tout chercheur ou étudiant désireux d'effectuer une maîtrise, un doctorat ou tout autre travail sur la vie provinciale au XIX<sup>e</sup> siècle.*

1849

*24 février. Anniversaire de la fondation de la République. Catafalque en commémoration des morts ; Te Deum pour les survivants. L'enthousiasme n'est pas grand. Le Te Deum semblait la continuation du catafalque ; cela ressemblait beaucoup à un enterrement. Le capitaine, hélas,*

y a peut-être commandé pour la dernière fois, son départ pour Naples étant résolu. (...)

*15 mars.* Bal démocratique, égalitaire et social offert aux habitants de la Roche-Guyon par M. Roux, aubergiste, au moyen d'une souscription à deux francs, pour un cavalier et sa dame. Il a été fort gai et très animé. Un de nos voisins et sa voisine, républicains de naissance, tirant presque sur le rouge, grands partisans de l'égalité, s'abstiennent d'y venir (...) La voisine avait une excuse ; elle était (?), mais le voisin n'en avait pas. Que craignit-il ? Probablement l'odeur du populaire, qu'ils aiment tant ; il est vrai de dire que, quelquefois, elle se sent de loin. Tout ce qui était blanc, tricolore et même jaune y est venu fraternellement. Le rouge seul y manquait. (...)

*13 mai.* J'étais revenu pour les élections générales à l'Assemblée législative. Elles commencent à huit heures du matin et se continuent le lendemain lundi jusqu'à quatre heures de l'après-midi. En ma qualité de membre du Conseil municipal, je fais partie du bureau. Le lundi à quatre heures précises, le scrutin est déclaré clos. Nous procédons au dépouillement et la vérification n'en est terminée qu'à minuit et demie [Suit la liste des candidats des trente-six cantons de Seine-et-Oise et celle des candidats républicains, socialistes et démocrates.]

*Du 24 au 28 mai.* Vers le milieu d'avril, le choléra arrive dans nos cantons ; il sévit, comme à sa première apparition en 1782, avec intensité dans la commune du Noisson. Les habitants désolés viennent aujourd'hui faire en procession le pèlerinage à Saint-Roch, dont la confrérie réside à La Roche-Guyon. Toute la population, hommes, femmes et enfants, assistés de leur clergé, viennent implorer la cessation du fléau. C'était un spectacle triste et touchant de voir ces malheureux, dont la consternation était extrême. A compter du lendemain, le mal s'est un peu apaisé. Mais il s'est étendu aux communes environnantes, La Roche-Guyon exceptée. (...)

*18 juin.* Il y a aujourd'hui trente-quatre ans que j'assistais aux funérailles de l'Empire. A midi, le canon de Waterloo grondait avec un épouvantable fracas ; le corps d'armée du maréchal Grouchy, auquel j'étais attaché, était entre Waterloo et Bruxelles. S'il avait marché sur sa gauche, il arrivait avec 60.000 hommes au secours de Napoléon, et la bataille était gagnée au lieu d'être perdue. Qu'en serait-il résulté ? Dieu seul le sait. (...)

*29 septembre.* Il faut marquer ce jour d'une croix blanche. C'est l'anniversaire de la naissance d'Henri IV, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre. *in partibus infidelium.* (...)

21 février. Le Conseil municipal vient de terminer la séance en élisant le maire du pays. C'est le digne adjoint M. Legoux qui succède au digne M. (?). Grand bien lui fasse. Pour ma part, je me réjouis fort de voir ma candidature (?). Je ne l'avais acceptée qu'à mon corps défendant, et à mon grand regret, sur les instances des notables du pays, au refus de M. Donon et sur les pressantes sollicitations de M. de Larochevoucault qui avait fait tout exprès le voyage de Paris pour me déterminer. (...)

24 février. Deuxième célébration de l'anniversaire de la République démocratique, une et indivisible en attendant qu'elle devienne sociale; cérémonie religieuse à l'église, garde nationale nombreuse et en belle tenue. Te Deum en bénédiction du nouveau drapeau donné par le nouveau gouvernement. Encore une fois, pourquoi le capitaine n'était-il pas là? Toutefois son lieutenant, le bon et digne Perrier, s'en est fort bien acquitté. Notre nouveau maire, ceint de son écharpe, présidait à la cérémonie avec beaucoup de gravité. Nous avons accordé quinze francs de rafraîchissements aux hommes d'armes, ce qui n'a rien gâté à la fête. M. le maire a été reconduit à son domicile tambour en tête et drapeau déployé. Arrivé là, le digne Perrier l'a fait reconnaître par la garde nationale en prescrivant de lui obéir en tout ce qu'il commanderait pour les *lois civiles*. Cela a dû chatouiller agréablement l'intronisé. En revenant chez moi, j'ai eu quelques détails sur son élection, qui m'ont confirmé ce qu'il faut penser de la franchise villageoise et le cas que l'on doit faire de la popularité. Il y a un an j'aurais été acclamé avec enthousiasme; aujourd'hui il n'en est plus de même; *sic transit gloria mundi*. Il n'y a pas loin du Capitole à la Roche Tarpéienne. Schneider avait proposé une réunion préparatoire pour s'entendre et désigner l'élu. Cette proposition n'a pas été acceptée, et cependant sept de nos honorables collègues du Conseil municipal se sont réunis à huis clos, sans prévenir les autres membres, et dans cette réunion, ou plutôt dans ce conciliabule, j'ai été écarté. Voilà la franchise villageoise. Toutefois, je ne m'en plains pas, et je dirai comme ce tambour: « Le gouvernement s'en tirera comme il pourra. » (...)

8, 9 et 10 juin. Arrivée à La Roche-Guyon de Monseigneur l'évêque de Versailles en tournée pastorale. Il y vient pour la première communion et la confirmation des jeunes garçons et des jeunes filles du pays. Il est reçu par les habitants du château, arrivés ici le jeudi 6 (...) Le lendemain dimanche, il officie à toute la cérémonie (...) Le soir, grand dîner officiel au château, où les notables et les autorités civiles et militaires étaient conviées. J'en fait partie, et représente le Conseil municipal. (...) Le dîner a été excellent; Monseigneur me paraît un homme

fort bien placé, parlant bien, simplement et d'une façon on ne peut plus touchante. Son grand vicaire est un homme fort aimable et connaissant le monde. Les orphéonistes étaient convoqués, et au grand complet nous avons chanté (...) C'était un charivari au petit pied. Notre infortuné maître de chapelle était pâle et tremblant, battait trois temps de mesure lorsqu'il en fallait quatre ; sa femme se consumait en efforts superflus pour le rappeler à lui. (...)

19 juin. Ce matin, le digne et bon M. Vacheron est venu me faire une visite amicale et me proposer d'aller avec lui à Moisson voir le baron Michau et en même temps la vénérable et discrète baronne. A trois heures de l'après-midi, par une chaleur tropicale, nous nous mettons en route. (...) Après une heure et quart de marche, nous touchons au port de Moisson et sommes reçus fort cordialement par la baronne et par le baron. Après avoir rafraîchi et nous être reposés quelques instants, et comme la conversation languissait, ce qui était phénoménal en compagnie de la susdite vénérable et surtout très discrète baronne, dont la langue, parfaitement aiguisée, se repose rarement, on se mit à parler de ce qu'il y avait de nouveau à La Roche-Guyon et si l'on y faisait toujours des cancans. La question était surabondante, car que feraient certaines dames si elles ne faisaient pas de cancans, même en l'absence de la mère Michau ? Donc, comme le cancan ne manque pas dans ce pays, que même il y abonde et que s'il n'existait pas, ces dames le créerait, le digne M. Vacheron, moi ne voulant rien dire, se prit à dire qu'il y en avait de bons et de rapés, mais qu'il ne voulait pas, à mon exemple, les raconter ; il faut avoir vu le bond que fit M<sup>me</sup> Michau, de sa chaise au canapé où était assis le papa Vacheron ; il faut avoir vu le feu qui jaillissait de ses yeux, l'expression de sa figure, pour se faire une idée de son ardente curiosité. (...) Donc la baronne, l'œil en feu, l'oreille tendue, la bouche ouverte, la poitrine haletante, se précipita, fondit sur le papa Vacheron, comme un vautour fond sur sa proie, se mit à le cajoler, à le caresser en lui disant qu'il était son meilleur ami, qu'il fallait qu'il parlât et qu'il parlerait. La chair est faible, et comme le digne et bon M. Vacheron est un grand pêcheur — avec un accent circonflexe —, il parla et raconta quelques petits cancans sur les dames de notre pays. Il fallait voir avec quelle religieuse attention notre vénérable et très discrète baronne écoutait ; elle était muette comme une carpe ; ce n'était plus une femme, c'était un corps composé d'une masse d'oreilles attentives. Pendant ce temps, le baron n'était content que tout juste ; moi, je riais sous cape et ne disais mot. Enfin, lorsque la digne dame eut bien cancanné, tout en protestant qu'elle avait les cancans en horreur, qu'elle ne cancanait jamais, et lorsque la chronique de La Roche-Guyon fut épuisée et qu'elle se crut suffisamment approvisionnée, — elle ne savait pourtant pas tout —, nous primes congé. (..)

26 août. Catastrophe au château. M<sup>me</sup> la duchesse de Maillé, qui depuis une huitaine de jours est en visite au château, en se rendant à son appartement fit un mouvement en montant l'escalier, et le bougeoir qu'elle tenait à la main mit le feu à un fichu de dentelle ; en un instant cette malheureuse fut en flammes. Aux cris déchirants qu'elle poussa, la femme de chambre de la comtesse Frédérique accourut, et la fit entrer vivement dans la chambre de sa maîtresse, au risque de se brûler elle-même, cherchant à éteindre le feu avec ses mains ; tandis qu'au milieu des souffrances cruelles qu'éprouvait l'infortunée duchesse, elle conservait assez de présence d'esprit pour lui dire de la porter dans le lit pour étouffer le feu. Mais le lit lui-même prit feu ; la position était terrible et déchirante. L'alarme répandue dans le château, les services arrivèrent, mais il était bien tard et le feu avait exercé de cruels ravages et causé d'horribles blessures ; la duchesse avait les seins, les mains, les bras et les épaules affreusement brûlés. (...) Son état est grave, bien grave ; le docteur Tillard en craint les suites (...)

13 septembre. Tout est fini maintenant pour l'infortunée duchesse de Maillé. Je reviens de son convoi, et c'était un spectacle bien triste de voir le cercueil de cette dame encore pleine de vie il y a quinze jours, venue ici pour une partie de plaisir, et y trouver une mort aussi imprévue que cruelle. (...)

3 décembre. Si les journaux d'hier nous ont apporté la nouvelle de la mort du maréchal Soult, ceux d'aujourd'hui nous instruisent d'événements bien autrement imprévus. Le Président de la République, dans la nuit du 2 au 3, a dissous la Chambre des représentants et fait occuper militairement la capitale ; ce coup d'Etat a été conduit avec un mystère tellement impénétrable que les représentants influents et opposants ont été arrêtés sans en avoir le moindre soupçon. (...) Quelles seront les suites de ce coup d'Etat ? Dieu seul le sait. Il est impossible de le prévoir. Quand donc l'abîme de la révolution sera-t-il fermé ? O France ! O mon pays ! Quand donc tes enfants seront-ils tous d'accord ? Dieu seul encore le sait. Que de révolutions auxquelles j'aurais assisté depuis soixante ans ! Puisse celle-ci être la dernière, et puisse ma patrie jouir enfin du bonheur qu'elle aura si chèrement acheté. O mon fils, puisse l'avenir te donner des jours moins agités !

## DU COTE DE CHEZ NOUS

### EDOUARD HERRIOT OU L'IDEE DE REPUBLIQUE

Compte rendu de la conférence de Serge BERSTEIN  
du 20 septembre 1988 au lycée Henri IV

Faut-il brûler Edouard Herriot ? Question insolite, sans doute, si l'on prend conscience de l'insignifiance de son souvenir : des noms de rues, un lycée lyonnais, un autre à La Roche-sur-Yon, bien peu de choses au total en comparaison du culte que la gauche française entretient pour ses « grands hommes », figures exemplaires du « martyr » comme Jaurès ou Salengro, du « prophète modernisateur » comme Blum ou Mendès-France. Edouard Herriot, à dire vrai, n'est pas de ceux qui, *a posteriori*, soulèvent les passions ou déchirent invariablement les familles politiques dont ils sont issus : d'aucuns se demandèrent, un beau jour de 1975, s'il fallait allumer un feu de joie à l'annonce de la mort de Guy Mollet ; chez les centristes du CDS, Georges Bidault est encore au purgatoire. Mais Edouard Herriot n'eut pas à attendre aussi longtemps ; il eut le privilège de se voir enterrer vivant par le gaulliste René Capitant : « Herriot, c'est le système débile qui a été incapable d'organiser la victoire, c'est un passé révolu dont la France ne veut plus ».

Les historiens, d'ordinaire, ne sont guère plus tendres, en l'accusant d'incompétence ou de médiocrité dans la conduite de la politique diplomatique. Le coup de grâce est donné par Jean-Noël Jeanneney, dans sa *Leçon d'histoire pour une gauche au pouvoir*.

Or, Serge Berstein nous invite à adopter une autre perspective : l'image d'Edouard Herriot est certes globalement négative, le spécialiste du parti radical et de la France de l'entre deux guerres en convient : homme des compromissions et des échecs successifs, Herriot est également le symbole d'une France qui n'est plus à la mode. Mais faut-il oublier pour autant qu'il fut l'idole des républicains des années 1920, image d'Epinal du parcours exemplaire que la République offre à ses « bons élèves » ?

Exemplaire, la carrière d'Edouard Herriot n'a rien de bien extraordinaire : notre homme incarne dans le même temps la culture politique républicaine, le parlementarisme triomphant sous la III<sup>e</sup> et la IV<sup>e</sup> République, la formation intellectuelle de l'élite politique. Comme tout républicain de la fin du siècle dernier, il croit au primat de l'individu sur la raison d'Etat ; au nom des droits de l'homme, il veille jalousement sur les pouvoirs du parlement, qui garantit le respect du suffrage populaire ; il privilégie la laïcité de l'Etat et de l'école, au nom des progrès de la raison, et il défend le pacifisme. Issu d'une petite bourgeoisie en voie d'ascension sociale, Herriot, parfait boursier de la République, gravit peu à peu les échelons : la belle histoire que voilà, édifiante à souhait pour les enfants des écoles ! Une histoire de leçons de latin données par un oncle curé, de pensionnats et de concours jusqu'à Normale Sup et l'agrégation... Sa seule originalité à la rue d'Ulm vient peut-être de ce choix du parti radical alors que Lucien Herr orientait bien des normaliens vers le socialisme. Herriot choisit l'idéologie officielle et il milite fort peu, à Paris comme à Lyon où il est rapidement nommé professeur de rhétorique, puis professeur de khâgne où il a Daladier pour élève.

Comme de nombreux intellectuels de sa génération, il entre en politique après l'Affaire Dreyfus qui bouscule ce « personnel de clercs républicains ». Pour Herriot, le militantisme passe par la Ligue des droits de l'Homme et les universités populaires, où il se fait une belle réputation de spécialiste de l'enseignement.

A partir de 1904, tout va très vite : conseiller municipal, maire de Lyon à trente-trois ans, sénateur du Rhône à quarante ans, l'âge minimum sous la III<sup>e</sup> République. Mais il reste discret, autant dans la Haute Assemblée qu'au sein du parti radical ; de même Herriot commence en 1916 une carrière ministérielle sans éclat et il fait une expérience amère du pouvoir au ministère des Travaux publics et du Ravitaillement. A l'époque, les grandes figures du parti radical, ce sont Combes, Pelletan, Sarraut, certainement pas Herriot.

Assez paradoxalement, Herriot doit sa carrière à la malveillance de Clemenceau. Ecarté du pouvoir par le « Tigre » en novembre 1917 et visé indirectement par une enquête de la Cour des Comptes sur le ravitaillement de Lyon, Herriot parvient à la présidence du parti radical au moment où les radicaux prennent leurs distances à l'égard de Clemenceau.

C'est, donc, à partir de 1921 que se forge le « mythe Herriot » : les parlementaires jugent qu'il a défendu leur autonomie contre les pressions des adhérents ; les adhérents boivent ses paroles lorsqu'il évoque les grands ancêtres de la Révolution. Tous voient en lui le reconstruteur et le sauveur du radicalisme, le grand homme en son âge d'or.

Pour le malheur d'Edouard Herriot, cependant, la perspective qu'il propose est en discordance à la fois avec les réalités de son époque et avec la conception de la gauche que préconisent les socialistes : pour le parti radical, la gauche est avant tout politique, et sur le terrain économique, il faut gagner la confiance des milieux financiers en rétablissant l'équilibre des finances publiques. Pour les socialistes, au contraire, la priorité réside dans une intervention autoritaire de l'Etat, par l'impôt sur la fortune par exemple ; les socialistes soutiennent donc le Cartel des gauches sans participer au « gouvernement bourgeois », mais cette alliance électorale et non gouvernementale avec la SFIO effraie les milieux d'affaires ; par deux fois, Herriot se heurte au Mur d'argent, en avril 1925 et juillet 1926.

A partir de 1926, les catastrophes s'accroissent : chassé de la présidence du Conseil par l'effondrement du franc, Herriot accepte un ministère dans le gouvernement Poincaré. Les siens, qui feignaient jusqu'alors de ne pas entendre les accusations d'incompétence, crient désormais à la trahison : d'un côté, les notables et les deux-tiers du groupe parlementaire soutiennent l'initiative d'Edouard Herriot, de l'autre une cinquantaine de députés s'abstient sur la confiance et une partie des militants parvient à prendre l'avantage sur les ministres et leur enjoint de démissionner. Après l'expérience malheureuse du Cartel de 1924-1926, la leçon est claire : le parti radical ne peut gouverner qu'avec une gauche marxiste, mais il ne peut pas pour autant se permettre d'abandonner le camp des dreyfusards. C'est la quadrature du cercle : comment gouverner sans les socialistes tout en restant un parti de gauche ?

Edouard Herriot parvient, d'abord, à se faire élire à Lyon contre une liste de droite et une liste socialiste. L'entreprise est risquée, elle ne saurait être tentée à l'échelle nationale. Dès lors, le néo-cartel s'engage sur une autre voie : alliance locale à gauche selon la loi de la « discipline républicaine » et gouvernement sans les socialistes, c'est-à-dire « concentration » au pouvoir. Le parti radical s'invente centriste, mais l'habit, taillé trop étroit, se déchire à chaque mouvement : lorsqu'il tente de sortir de l'immobilisme, il essuie des bourrasques, sur la politique de défense des intérêts français face à l'Allemagne, sur la politique de déflation.

Le parti radical use donc successivement Daladier, Sarraut, Chaumets au pouvoir. Et Herriot, pour sauver « sa » république, choisit de rentrer dans le gouvernement Doumergue après l'échec cuisant du 6 février 1934.

Cette période est sans doute une des plus passionnantes, car elle marque le sommet des contradictions : comment peut-on présider un parti qui adhère au Front Populaire en juillet 1935, et en même temps

participer au gouvernement Laval ? L'hebdomadaire *La Lumière* résume parfaitement la situation, justement à propos de cette politique étrangère qui, avec le soutien plus ou moins explicite de Pierre Laval à l'agression italienne en Ethiopie pose tant de problèmes à Edouard Herriot, ou plutôt aux deux Herriot, le ministre et le Président du parti radical : « Les radicaux qui ont voté pour le gouvernement avec Monsieur Herriot se sont prononcés contre leur chef Edouard Herriot, ceux qui ont voté contre le gouvernement auquel Edouard Herriot a donné sa voix marchent en réalité avec le même Monsieur Herriot ». Lassé sans doute de jouer les boucs émissaires, rôle qu'il avait jusqu'à présent consenti à tenir afin de sauver le régime, Herriot démissionne le 22 janvier 1936. A partir de cette date, Edouard Herriot connaît une longue agonie politique, dans les honneurs.

Mourir en politique n'est pas chose aisée ; en fait, le « grand homme » en République ne meurt réellement qu'au moment où le mythe, qui l'a protégé, sa vie durant, et que parfois, consciencieusement, il a contribué à bâtir, s'abîme dans l'oubli et ne sert plus à rien. On peut ainsi mourir et ressusciter plusieurs fois, car rien ne dit qu'un spectre est pour toujours hors d'usage : ne vit-on pas l'entrée au Panthéon de Jean Moulin faire renaître à temps le double mythe de la France résistance et de la résistance gaulliste, sous l'équation France = Résistance = De Gaulle, comme l'a montré Henry Rousso ?

De même, à partir de 1936 et jusqu'à sa mort en 1957, le « personnage Herriot » eut deux fonctions principales. Il fait figure de « Sage » de la République, à la Présidence de la Chambre des députés de 1936 à 1940 et à celle de l'Assemblée nationale de 1947 à 1954 ; il est même pressenti à la fonction de Président de la République en 1939 et en 1947, la seule responsabilité qu'il n'a jamais occupée. Un rôle qui lui vaut la suspicion de Vichy malgré son abstention conciliante lors du vote des pleins pouvoirs à Pétain, qui lui donne les moyens d'une opposition légale jusqu'en 1942, parce que si les Assemblées ont été ajournées, les bureaux sont toujours en place ; un rôle qui explique son attitude vis-à-vis du gaullisme, dont il juge qu'il sent le soufre, et son refus aux propositions d'évasion faites par les résistants avant sa déportation en Allemagne ; rôle, enfin qui donne la clé du rocambolesque épisode d'août 1944 lorsque Laval lui propose de réunir la Chambre des Députés pour prendre de court le général de Gaulle.

D'autre part, Edouard Herriot consacre toute son énergie à colmater les brèches du parti radical fortement ébranlé par le souvenir laissé par la III<sup>e</sup> République qu'il symbolise, et par sa responsabilité dans l'« étrange défaite ». Olympio voit sombrer successivement « sa » République et son parti qui, comme le dit méchamment André Tardieu, « a tout essayé et rien réussi ». C'est sans doute ce que ne comprend pas

de Gaulle lorsqu'il écrit dans ses *Mémoires* : « Je lui demandai d'aider à la reconstruction de la France ; il me déclara qu'il se consacrerait à restaurer le parti radical ».

Dans cette entreprise, encore une fois, Herriot se trompe d'époque, préconisant l'union des gauches, tandis que les militants et les cadres choisissent l'alliance au centre-droit au sein du RGR. Et, lorsqu'en 1956 il appuie Mendès France et voit la formation qu'il soutient choisir enfin la gauche, un an plus tard il doit assister, impuissant, à la scission des radicaux qu'il avait tant redoutée.

Un « grand homme » de papier, désormais inutile à son parti qui meurt, impuissant à endiguer le déclin du parlementarisme jadis triomphant, pleure sa République déjà morte depuis vingt ans.

**Bruno CABANES.**

**CEREMONIE D'INVESTITURE  
DE GEORGES DETHAN,  
CONSERVATEUR EN CHEF HONORAIRE DES ARCHIVES  
DU MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES,  
COMME PRESIDENT D'HONNEUR**

**LE LUNDI 14 NOVEMBRE 1988**

**INTERVENTION DU REDACTEUR EN CHEF ANTOINE BOULANT**

J'aurais voulu, très rapidement et très simplement, évoquer les objectifs de notre revue dans sa nouvelle formule. En rappelant au préalable l'objectif essentiel qui n'a jamais varié : cette revue est d'abord un bulletin, celui de l'Association historique du lycée Henri IV, trait d'union entre quelque cinq cents adhérents et pôle d'attraction et de mobilisation fondamentale. Qu'il me soit donc permis de remercier ici publiquement les professeurs, maîtres de conférences, conservateurs, journalistes et étudiants qui ont honorés de leurs écrits nos colonnes depuis la création de l'Association.

Ce bulletin se veut une revue tenue par des jeunes — et la majorité des articles reste rédigée par des étudiants — pour un public jeune. Je me permets en effet de rappeler que la moyenne d'âge de nos adhérents, et donc de nos lecteurs, est de vingt-trois ans. C'est la raison pour laquelle nous avons délibérément écarté la formule « revue d'étude et d'érudition » à l'image des multiples bulletins de sociétés savantes de province. Nous voudrions surtout parvenir à conduire le lecteur dans le domaine de la périhistoire et celui des métiers de l'histoire qui, un jour, seront peut-être ceux de nos jeunes membres.

Et pour ce faire, la passion de l'histoire bien sûr, qui reste toujours au fondement de la création historique. Henri-Irénée Marrou a écrit que « l'histoire est une aventure spirituelle où la personnalité de l'historien s'engage tout entière ». Souhaitons de tout cœur que cette aventure nous conduise, non à prouver, mais du moins à confirmer, que l'historien mène à tout, et que tout mène à l'histoire.

## INTERVENTION DU PRESIDENT ARNAUD DE MAUREPAS

Chers amis,

Quelle joie de nous retrouver tous pour fêter un double événement : la sortie du premier numéro de *L'émoi de l'histoire*, et l'arrivée parmi nous de notre président d'honneur, Georges Dethan.

Mais avant de le saluer comme il convient, je voudrais exprimer, au nom de l'Association tout entière, ma gratitude et mes remerciements à Madame Christienne, proviseur du lycée Henri IV, qui nous accueille, et aux historiens qui nous ont fait confiance, et ont permis, par leurs conférences au lycée ou leur collaboration au bulletin, de faire prendre un bon départ à l'Association : Bartolomé Bennassar, David Ned Blackmer, M<sup>me</sup> Bensaude Vincent, Jean-Paul Bertaud, Jean-Louis Bourgeon, André Corvisier, Lucien Jerphagnon, Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean-Philippe Lecat, Michel Mollat, Jean Jacquart, Jean Tulard et bien d'autres qui, pour la plupart, assistent en ce moment même à la remise de l'épée d'académicien au Doyen Jean Richard.

Je voudrais remercier pour leur présence M. le Professeur Roland Mousnier, de l'Institut, Pierre Lemoine, ancien conservateur du château de Versailles, Jean-Claude Allain, professeur à l'université du Mans, Bruno Delmas, professeur à l'Ecole des Chartes, Daniel Jean-Jay, président de l'Association des professeurs d'histoire et de géographie, de même que Serge Berstein, Madeleine Foisil, Elisabeth du Réau, Olivier Blanc, Jacques Charles, le comte de Cossé-Brissac... qui, ainsi, nous assurent de leur soutien et témoignent leur amitié à l'Association et à Georges Dethan qui, en acceptant d'être président d'honneur, devient en quelque sorte notre père spirituel.

Rôle bien justifié, s'il en est. Vous êtes, cher Monsieur, de la grande famille du lycée Henri IV, où vous êtes entré en 1940. Mobilisé rapidement, vous réussissez cependant le concours de l'Ecole des Chartes, dont vous sortez en 1946. Déjà passionné par le XVII<sup>e</sup> siècle, votre thèse porte sur *Gaston d'Orléans pendant la Fronde*; un an plus tard,

vous entrez comme archiviste-paléographe au ministère des Affaires étrangères, que vous ne quitterez qu'au début de l'été 1988.

Au cours de ces quarante ans de vie consacrée à la conservation des archives diplomatiques, vous avez régulièrement amélioré leur accès aux chercheurs, et il s'en trouve certainement ici qui doivent à votre organisation de nombreuses heures gagnées.

En 1979, vous êtes nommé conservateur en chef, et vous créez trois ans plus tard la Division historique des archives diplomatiques, qui permet aux étudiants en maîtrise d'accéder aux documents.

Vous êtes également plongé depuis longtemps dans d'autres activités historiques ; après avoir publié votre thèse, vous êtes l'auteur de trois biographies de Mazarin, dont la dernière, *Mazarin, homme de paix à l'âge baroque*, est sans doute l'un de vos chefs-d'œuvre. Vous êtes également l'auteur du prochain volume, concernant l'époque de Louis XIV, de la *Nouvelle histoire de Paris*, l'une des plus prestigieuses publications sur l'histoire de la capitale. Par ailleurs, c'est dans la *Revue d'histoire diplomatique*, que vous dirigez depuis 1960 que vous avez publié les *Carnets* de Gabriel Hanotaux.

Enfin, votre amour de l'histoire rayonne dans un grand nombre d'associations, comme les « Amis de Stendhal », dont vous êtes le secrétaire général, ou la Société d'histoire et d'archéologie du VII<sup>e</sup> arrondissement.

C'est la raison pour laquelle nous sommes si fiers, si reconnaissants et si heureux de l'honneur que vous nous faites, si occupé et si sollicité que vous l'êtes déjà, d'accepter de parrainer nos activités, manifestant une fois encore votre compréhension et votre amitié pour les jeunes.

C'est bien ému, et conscient de la chance que nous avons, que je vous reçois, au nom de toute l'Association, comme Président d'honneur, et que je vous exprime mes remerciements les plus profonds et les plus sincères.

Merci, Monsieur le Président.

## REPONSE DU PRESIDENT D'HONNEUR GEORGES DETHAN

Chers amis du lycée Henri IV,

Je suis d'autant plus touché d'être reçu aujourd'hui parmi vous que j'ai été des vôtres, il y a de cela bien des années, mais en un temps que je ne puis oublier.

C'était au début de l'occupation allemande, d'octobre 1940 à octobre 1942, et j'avais alors dix-sept à dix-neuf ans. Je venais d'entrer à Henri IV dans la classe de préparation à l'Ecole des Chartes, tout récemment créée.

La jeunesse, comme vous le savez, est un moment éprouvant. Mais enfin, on a des compensations. Si pénétrés que nous fussions des malheurs de la patrie, nous restions insouciant, et parfois joyeux.

Insouciant, je l'étais en me rendant à l'amphithéâtre de la Faculté de Droit où je suivais des cours de licence. (Tous les hommes de ma famille étaient docteurs en droit, ce qui m'imposait la pénible obligation de devoir les imiter.) Un matin circula sur les gradins, où nous étions plusieurs centaines, un petit papier qui n'arrêta sa course que lorsqu'il fut arrivé au dernier rang. Chacun l'avait lu et nul ne l'avait intercepté.

Il disait : « Le 11 novembre, tous au tombeau de l'Inconnu ! »

Insouciant, je me suis rendu à ce rendez-vous patriotique sous un ciel admirable et, poussant ma bicyclette, je suis arrivé sur les Champs-Élysées quelques minutes.. après la fusillade. Les Facultés furent fermées plusieurs mois et j'eus tout mon temps pour fréquenter Henri IV.

Notre classe de Chartes était alors la seule du lycée qui admît les jeunes filles. Elles étaient charmantes, bien entendu, et nous nous comportions avec elles en gamins. Dans la petite classe, aux vitres grillagées donnant sur la place du Panthéon, qu'on nous avait attribuée, elles étaient assises ensemble au premier rang. Installées derrière elles sur un modeste gradin, nous faisons régulièrement tomber nos pupitres sur leurs fragiles épaules, lorsqu'arrivait la fin de la classe. Je me souviens de ce détail stupide avec une nostalgie que vous comprendrez.

Notre classe mixte était fort enviée. Et, lors de la fête de Henri-IV, nous avons pu jouer la comédie sans avoir recours à des travestis, comme le faisaient les Jésuites de l'ancien temps. Ce fut la pièce d'Alfred de Musset, *Il ne faut jurer de rien*.

Rien n'aurait dit que je reviendrais dans ce vieux lycée dont l'ambiance était chaleureuse en ces années où nous vivions les uns contre les autres. Dans ces lieux où rien n'a changé, je me sens revivre dans la peau d'un très jeune homme, grâce à vous, chers amis. Je ne l'aurais même pas imaginé. Décidément, il ne faut jurer de rien.

- Comment trouver un stage en entreprise ?
- Où et à qui s'adresser ?
- Quels secteurs d'activité reçoivent en stage ou embauchent les historiens et les diplômés littéraires ?
- Comment rédiger un C.V. et une lettre de motivation pour ces sociétés.

Le Bureau des Stages et de l'Orientation vers l'Emploi (B.S.O.E.) de Paris IV - Sorbonne répond concrètement à ces questions. Sa mission est d'établir un lien solide et efficace entre l'Université et l'Entreprise

- en rencontrant les responsables et décideurs des grands secteurs d'activité pour comprendre le fonctionnement et les besoins de l'Entreprise et promouvoir nos formations auprès d'eux (salons, rendez-vous, pré-recrutement et accords de conventionnement...)
- en assistant activement les étudiants dans leur recherche de stages adaptés à leur profil et qui préparent leur avenir professionnel (conseils pour le C.V., centre documentaire sur les entreprises et les secteurs d'activité, adresses en France et à l'étranger, abonnement aux journaux économiques et d'emploi des cadres, petites annonces...).

Le B.S.O.E. a été créé en 1976 ; à ses débuts, il recevait environ 150 étudiants par an. A l'heure actuelle, il en accueille 3.000 et ce chiffre va très certainement augmenter de 30 % dans l'année. Cela témoigne de la volonté croissante des étudiants de prendre en charge et préparer le plus tôt possible leur avenir professionnel. Auparavant on faisait un ou deux stages en fin d'études ou seulement lorsque c'était obligatoire dans le cursus universitaire. Maintenant on fait des stages dès la licence, parfois même dès la première année de DEUG. Plus de la moitié des stagiaires le sont librement alors que rien ne les y oblige dans leurs études. Dans cette proportion, le nombre des historiens (à peine 30 en 1987 ; plus de 100 en 1988) est en constante augmentation.

Il y a quelques années, les seuls débouchés qui s'ouvraient aux diplômés d'histoire étaient l'enseignement ou les concours administratifs dans la Conservation du patrimoine. Aujourd'hui, la culture, l'histoire et la solide formation classique dispensée à la Sorbonne sont des « valeurs sûres » partout demandées (presse, édition, communication, media, relations publiques, associations culturelles, comités d'entreprises...) ...Profitons-en !

#### B.S.O.E. DE PARIS-IV

1, rue Victor-Cousin, 75230 PARIS CEDEX  
(Galerie Richelieu, p. 11 et 12, 40.46.26.17).

S. GAGNERAULT  
A. MOREL  
J. VERDIER.

9 h 30 - 12 h et 14 h - 16 h  
sauf le mercredi après-midi, vendredi  
matin sur rendez-vous.

Tous les livres d'histoire se trouvent au quartier latin à :

# LA BOUTIQUE DE L'HISTOIRE

24, rue des Ecoles  
75005 PARIS  
m° Maubert-Mutualité  
tel (1) 46 34 03 36

Librairie spécialisée dans  
le livre neuf d'histoire

## Un fonds exceptionnel :

- environ 10.000 titres : classique, nouveautés, thèses, revues ...
- toutes les nouveautés sont à la BOUTIQUE DE L'HISTOIRE : un bulletin mensuel est disponible sur simple demande

## Des professionnels à votre service :

- service de commandes d'ouvrages particuliers ultra-rapide
- accueil compétent et souriant

LA  
BOUTIQUE DE L'  
**HISTOIRE**

est ouverte  
du lundi au samedi de 9 heures à 19 heures

Tous les livres d'histoire se trouvent au quartier latin à :

# LA BOUTIQUE DE L'HISTOIRE

24, rue des Ecoles  
75002 PARIS

Achévé d'imprimer en février 1989  
sur les presses de l'imprimerie Bené,  
12 c, rue Pradier - 30000 Nimes

le livre neuf d'histoire

les fonds exceptionnels :

- environ 10 000 livres : classiques, nouvelles, réédités, revues  
- tous les ouvrages sont à la BOUTIQUE DE L'HISTOIRE, au  
- 24, rue des Ecoles, Paris 75002, sur simple demande

des professionnels à votre service :

- service de commandes d'ouvrages par correspondance  
- service de renseignements et conseils

LA  
BOUTIQUE DE L'  
HISTOIRE

est ouverte  
du lundi au samedi de 9 heures à 19 heures

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1989.

## *BARRÉ & DAYEZ, éditeurs*

150, avenue Daumesnil — 75012 PARIS

présente la collection *NOUVELLE REVUE D'HISTOIRE*

Titres parus :

ALBERT-PETIT A. : *Histoire de Normandie*, 260 p.

PONCETTON F. : *Jacquard, de Lyon*, 252 p.

VIDAL P. : *Histoire de Perpignan*, 400 p.

GODIVIER H. et FROGER P. : *Pouancé en Anjou*, 300 p.

DUCHON P. : *Contes populaires du Bourbonnais*, 258 p.

CURZON H. de : *Wolfgang Amadeus Mozart*, 296 p.

BOSCHOT A. : *Le Faust de Berlioz*, 206 p.

A paraître :

*Contes populaires de Champagne — Histoire d'Avignon*

Chaque exemplaire : 100 F + 25 F de port, à commander à :  
IMPRIMERIE BENE, 12 c, rue Pradier, 30000 NIMES



12 c, rue Pradier - 30000 NIMES

Téléphone : **66.29.48.97**

*IMPRIMERIE*  
***BENÉ***

*Spécialisée dans l'impression de livres, revues, brochures.*

"Dois-je attendre d'avoir 50 ans  
pour que les banquiers m'écoutent ?"



**CREDIT LYONNAIS**  
**LE POUVOIR DE DIRE OUI**

"Non."



MITERIANO

ISSN en cours

Prix : 40 F